

L'AMUSE-BOUCHE



LA REVUE FRANÇAISE DE L'UNIVERSITÉ YALE  
THE FRENCH-LANGUAGE JOURNAL AT YALE UNIVERSITY

VOLUME#02—NUMÉRO#01

PRINTEMPS/SPRING—2022

L'AMUSE-BOUCHE



V#02—N#01 P/S—2022





# SOMMAIRE

II

*Lettre du rédacteur*  
Ethan Levinbook

VI

*La société de*  
*L'Amuse-Bouche*

—

**RENAISSANCE**  
REGARDS HISTORIQUES  
ET LITTÉRAIRES

002

**LA DÉGELÉE RABELAIS**  
—Dominique Brancher

008

**LA POUSSIÈRE DU TEMPS**  
—Adeline Desbois-lentile

012

**IRONIQUE RENAISSANCE,**  
**D'APRÈS MONTAIGNE ET**  
**QUELQUES HISTORIENS**  
**ANCIENS, POÈTES, ETC.,**  
**AU DÉBUT DES ESSAIS**  
—Frank Lestringant

018

**L'OBJET PHÉNIX DANS LA**  
**CHAÎNE DES DISCOURS**  
—Myriam Marrache-  
Gouraud

**RENAISSANCE**  
RECONSTRUCTION,  
RÉPARATION ET  
TRANSFORMATION

026

**POUR UNE RENAISSANCE**  
**DES CHAMPS-ÉLYSÉES**  
—Philippe Chiambaretta

038

**NOTRE-DAME DE PARIS,**  
**D'UNE RENAISSANCE À**  
**L'AUTRE**  
—Arnaud Ybert

044

**RENAISSANCE : CELLE DE**  
**L'HISTOIRE ET DU**  
**PATRIMOINE**  
—Stéphane Bern

048

**POURQUOI JE CROIS À UNE**  
**RENAISSANCE EUROPÉENNE**  
—Stéphane Séjourné

**RENAISSANCE**  
REGARDS D'ÉTUDIANTS

054

**VIGNETTES DE VACANCES :**  
**REPOS ET PIVOT**  
—Juliana Karp

056

**LÀ-BAS**  
—Ester Luna

059

**RÉÉCRITURE D'UN MYTHE**  
**VIETNAMIEN**  
—Nam Nguyen

—

A.  
Contributeurs

# LETTRE DU RÉDACTEUR

Ethan Levinbook

Cher lecteur,

C'est avec un immense plaisir que je vous présente ce numéro de *L'Amuse-Bouche*, la revue française de Yale.

Fondée en 2007 afin d'offrir aux étudiants de Yale une « saveur de la Francophonie », elle a pour vocation d'être — au sein de l'Université et, plus largement, pour les amoureux de la culture française à travers le monde — une tribune des idées, de la culture, et de l'érudition en français.

Résolument hétéroclite, *L'Amuse-Bouche* accueille textes littéraires, poétiques et articles de fond... rédigés non seulement par des écrivains ou intellectuels de renom, mais également par des étudiants de Yale. Servi par cet éclectisme assumé, riche de la diversité des profils des contributeurs, *L'Amuse-Bouche* se veut une passerelle entre le passé et le présent de la France, entre Yale et la Francophonie.

Le numéro que nous vous proposons aujourd'hui est entièrement consacré à la RENAISSANCE, dans toutes les acceptions du terme. Par le choix de ce thème, le comité de rédaction a souhaité célébrer la parution du premier numéro depuis 2014. Seul périodique universitaire des États-Unis entièrement écrit en français et dédié au monde francophone, *L'Amuse-Bouche* renaît donc après huit ans de silence. Nous sommes particulièrement fiers de contribuer ainsi au rayonnement international de Yale !

Thème aux multiples facettes, « Renaissance » a tout naturellement inspiré à nos contributeurs des textes très variés. Certains, professeurs de littérature au sein d'universités françaises et suisses, ont choisi d'envisager la Renaissance en tant que période historique. Ainsi Dominique Brancher analyse divers procédés littéraires au moyen desquels Rabelais parvient à « déglacer le langage par régénération et manipulation de termes et de mythes endormis », Adeline Desbois-Ientile

explore la manière dont la littérature de la Renaissance peut nous aider à appréhender notre présent, Frank Lestringant examine l' « ironique renaissance » qui caractérise le début des *Essais* de Montaigne et Myriam Marrache-Gouraud s'intéresse aux objets qui renaissent à eux-mêmes en étant intégrés aux cabinets de curiosités.

D'autres préfèrent évoquer la renaissance en tant que reconstruction, réparation et transformation. Avec « Pour une renaissance des Champs-Élysées », l'urbaniste et architecte Philippe Chiambaretta présente sa vision d'un nouveau architectural des Champs-Élysées. Dans son article « Notre-Dame de Paris, d'une renaissance à l'autre », le chercheur médiéviste Arnaud Ybert s'intéresse aux nouveaux culturels du Moyen Âge et traite de la reconstruction de Notre-Dame de Paris, ce phénix qui renaît littéralement de ses cendres. Dans un texte intitulé « Renaissance : celle de l'histoire et du patrimoine », l'écrivain et animateur Stéphane Bern présente quant à lui la Mission Bern, son projet de sauvegarde du patrimoine historique français. Enfin, sous la plume de Stéphane Séjourné, le concept de renaissance est envisagé sous un angle politique, celui d'un nouveau européen porté par le groupe Renew Europe, dont il est le président.

La dernière partie de cette revue rassemble des textes rédigés par des étudiants de Yale. C'est l'expression poétique qui a été choisie par Juliana Karp et Ester Luna. La première, dans « Vignettes de vacances : repos et pivot », nous livre des souvenirs de vacances, teintés de nostalgie, témoignages du temps qui passe et de la renaissance des saisons. La seconde, dans un texte poignant, « Là-bas », nous décrit la douleur d'être une étrangère rejetée, puis la renaissance par l'acceptation. Pour finir, Nam Nguyen nous livre une savoureuse nouvelle inspirée d'un mythe vietnamien, ode à la ténacité dans l'adversité.

Depuis deux ans, la Covid-19 s'abat sur le monde. Elle a transformé radicalement nos vies, nous a séparés de nos proches, a remis en cause ce que nous tenions pour acquis. La dépression et les troubles psychiques sont en recrudescence, notamment dans la population étudiante. Face à ces bouleversements, l'espoir de « l'après » apparaît comme une

lumière au bout du tunnel, la promesse d'une véritable renaissance. Nous avons voulu, à travers ce nouveau numéro, symboliser l'espoir de ce renouveau tant attendu.

On peut se demander à quoi ressemblera cette renaissance d'après-Covid. Le monde a changé depuis l'apparition des premiers cas : au sortir de cette pandémie, un retour en arrière sera, bien évidemment, impossible... et non souhaitable, compte tenu de la prise de conscience générale des inégalités raciales, des failles institutionnelles et des injustices sociétales mises en lumière durant cette période. Catalyseur d'un grand nombre de maux qui gangrènent notre société, la pandémie a dévoilé au grand jour la fragilité de notre monde. Aux États-Unis, nous avons vu de flagrantes inégalités raciales et sociales ressortir des chiffres de la Covid-19, toutes procédant d'un legs de discrimination privant certaines communautés d'un accès facile et égalitaire aux soins médicaux, au logement, et à l'éducation. Engendrées par la pandémie, l'introspection collective sur nos modes de vie et la prise de conscience générale des faiblesses et injustices de notre société doivent servir à la construction d'un monde « d'après » plus équitable.

Les difficultés que nous traversons nous ont également poussés à réfléchir à la relation que nous, êtres humains, entretenons avec notre environnement. Lors des confinements, nous avons vu la nature reprendre ses droits, les fleurs et les oiseaux revenir dans nos univers bétonnés... manifestations sans doute d'une guérison naturelle après des décennies de négligence à l'égard de notre environnement. Les fléaux qui ont sévi pendant cette pandémie, allant des incendies aux tornades, nous ont donné des signes certains de la réelle menace que constitue le réchauffement climatique, cette épée de Damoclès universelle. Le grand défi sera d'effectuer une renaissance post-pandémique qui, au lieu de faire renaître l'ancien monde, donnera plutôt naissance à un monde plus égalitaire et plus écologique. Une société mettant un frein à l'hyperconsommation et sachant prendre soin des plus défavorisés. Notre avenir nous appartient : il est de notre responsabilité de transformer cette période difficile en catharsis, pour que « l'après » soit cette renaissance tant attendue.

Ce processus exigera sans nul doute la coopération de chacun, partout dans le monde. Avec la mise à l'épreuve de nos infrastructures médicales, sociales, politiques, culturelles et économiques, la pandémie a mis en évidence l'importance de la solidarité internationale. Malgré nos différences, qu'elles soient linguistiques, nationales, socio-économiques ou politiques, notre sécurité collective se fonde sur des rapports d'interdépendance impliquant chacun d'entre nous. L'adoption des gestes barrières protège nos aînés et les immunodéprimés. Les pays les plus riches ont aidé d'autres pays en rejetant le nationalisme vaccinal. Le séquençage du virus et le développement des vaccins ont été rendus possibles par la collaboration de différentes équipes internationales. La pandémie nous a montré ce qu'il est possible de faire lorsque l'humanisme s'allie aux compétences. Sous l'inspiration de cet esprit de coopération internationale, nous avons souhaité donner naissance à une revue éclectique, comportant des textes de contributeurs venus du monde entier, née de la synergie d'étudiants de Yale ainsi que d'intellectuels et de figures publiques françaises et francophones.

Redonner vie à *L'Amuse-Bouche* ne fut pas chose facile. Nous, membres du comité de rédaction, y avons mis tout notre cœur et notre enthousiasme. Nous tenons à saluer M. Thomas Connolly et Mme Candace Skorupa pour leur aide précieuse. Qu'ils soient assurés de notre reconnaissance pour leurs conseils avisés et leur soutien indéfectible. Nous sommes très heureux et fiers de vous présenter cette revue, fruit d'une année entière de travail, et espérons que vous aurez autant de plaisir à la lire que nous en avons eu à l'élaborer. Souhaitons longue vie à *L'Amuse-Bouche* !

# L'AMUSE-BOUCHE

L'AMUSE-BOUCHE, LA REVUE FRANÇAISE DE L'UNIVERSITÉ YALE, A ÉTÉ CONÇUE POUR SERVIR DE TRIBUNE À LA PRÉSENTATION DES DONNS LITTÉRAIRES CRÉATIFS ET DES IDÉES ÉRUDITES DE LA COMMUNAUTÉ FRANCOPHONE AU SEIN DE L'UNIVERSITÉ ET À TRAVERS LE MONDE. L'AVANCEMENT DE LA FRANCOPHONIE EST LA PREMIÈRE MISSION DE CETTE PUBLICATION.

—  
LE COMITÉ DE RÉDACTION DE L'AMUSE-BOUCHE VOUDRAIT SINCÈREMENT REMERCIER :

LE DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS DE YALE POUR SON SOUTIEN À CETTE REVUE ;

JONATHAN BERKEN '10, ZOË EGELMAN '13, MARY SWARTZ '10, BENJAMIN MAPPING-KASIRER '14, SETH THOMPSON '14 ET YAËL ZAJTMANN POUR LEURS PRÉCIEUX CONSEILS ;

AINSI QUE ZAK KLAUCK, MFA '11, ET BENJAMIN CRITTON, MFA '11, D'AVOIR DONNÉ NAISSANCE À L'IDENTITÉ VISUELLE DE LA REVUE.

RÉDACTEUR EN CHEF  
ETHAN LEVINBOOK '25

RÉDACTEURS  
ANNE-AMÉLIE CAMPANT '25  
AWA CISSÉ '23  
SARAH LI '22  
ESTER LUNA '25  
YUSRA MOHAMED '23  
SELIN NALBANTOGLU '25  
ILAN ZAJTMANN '22

IDENTITÉ VISUELLE  
BENJAMIN CRITTON, MFA '11  
ZAK KLAUCK, MFA '11

MISE EN PAGE  
ETHAN LEVINBOOK '25

COUVERTURE  
ETHAN LEVINBOOK '25

CONSEILLER  
THOMAS CONNOLLY  
AVEC LE SOUTIEN DE CANDACE SKORUPA

MANAGEUSE DU SITE INTERNET  
ANN ZHANG '24

CONTRIBUTEURS  
STÉPHANE BERN  
DOMINIQUE BRANCHER  
PHILIPPE CHIAMBARETTA  
ADELINE DESBOIS-IENTILE  
JULIANA KARP  
FRANK LESTRINGANT  
ESTER LUNA  
MYRIAM MARRACHE-GOURAUD  
NAM NGUYEN  
STÉPHANE SÉJOURNÉ  
ARNAUD YBERT

—  
IMPRIMEUR  
GHP PRINTERS, WEST HAVEN  
CONNECTICUT, ÉTATS-UNIS

SITE WEB  
[HTTP://LAMUSEBOUCHEYALE.FR](http://lamusebouche.yale.fr)

CONTACT  
[REDACTION@LAMUSEBOUCHEYALE.FR](mailto:redaction@lamusebouche.yale.fr)

RÉSEAUX SOCIAUX  
INSTAGRAM : @LAMUSEBOUCHEYALE  
FACEBOOK : @LAMUSEBOUCHEYALE  
LINKEDIN : [HTTP://LINKEDIN.COM/COMPANY/LAMUSEBOUCHE](http://linkedin.com/company/lamusebouche)



## LA DÉGELÉE RABELAIS

Mot phénix, à métamorphoses et à éclipses, « Renaissance » fait son entrée en français au 14e siècle (la « *renaissance par baptesme* », régénération spirituelle en le Christ 01) avant de se lester de connotations païennes, quand Etienne de la Boétie, dans une traduction de Plutarque publiée par Montaigne (1571), évoque les « renaissances » de l'âme, qui se « déloge » de la vie pour se réincarner 02. Du sacrement chrétien à la métempsychose pythagoricienne, la lettre demeure mais l'esprit a changé, emporté par la fièvre humaniste de rénovation de la culture antique. Ramené sur terre, le terme en vient même à décrire, en médecine, la « renaissance » clairsemée des cheveux après une calvitie précoce, symptôme possible de la lèpre 03, ou la repousse des végétaux en sylviculture (1515) 04. Dès 1553, le naturaliste Pierre Belon s'empare de ce phénomène pour illustrer la manière dont l'esprit humain, s'arrachant aux ténèbres, a su insuffler aux « bonnes disciplines » une « tant desirable *renaissance* », à la manière des « nouvelles plantes apres l'aspre saison », « consolees de la douceur du printemps » 05. De ce printemps humaniste qui

## —DOMINIQUE BRANCHER

s'attaqua à la banquise médiévale, Rabelais fut l'une des forces les plus irradiantes, et c'est au thème même de la renaissance qu'il frota sa méthode serio-ludique pour déglacer le langage, par régénération et manipulation de termes et de mythes endormis. La sibylle oraculaire du *Tiers Livre*, dont le décollage annonce celui de la vieille de Papefiguière dans le *Quart livre*, avant que l'épisode des paroles gelées ne fasse prendre au lecteur une bonne dégelée 06, constituent autant d'épisodes questionnant ce que renaître signifie pour un livre, une parole ou un être — retour à l'inquiétante étrangeté du même ou confrontation à un anéantissement nécessaire ?

### RÉGÉNÉRER LA LANGUE : ADOUBÉS BIBELOTS D'INANITÉS SONORES

Tournons-nous d'abord vers le *Tiers livre*, étrange roman tout entier construit autour d'un dilemme matrimonial : Panurge doit-il se marier ou non ? Chapitre après chapitre, ce célibataire moins endurci qu'indécis, accompagné du roi géant Pantagruel, consulte une cohorte bigarrée d'experts, prédicateurs de

choses futures ou détenteurs d'un savoir tout humain, la « fine creme de la Sapience ». Ils ont beau délivrer un message, ce dernier s'avère nécessairement déceptif, du fait des « equivocques et obscuritez des mots » 07, et parce que les « voix ne signifient naturellement, mais à *plaisir* » 08, autrement dit selon le bon vouloir des interprètes. Or Pantagruel et Panurge ne varient jamais l'orientation de leurs conclusions, quelle que soit la réponse donnée par les pseudo-spécialistes 09. « Si tu te maries, tu seras cocu » estime Pantagruel ; « si je me marie, je serai heureux » rétorque Panurge, et la consultation de la Sibylle locale, caricature « édentée, chassieuse, courbassée » du modèle antique, ne déroge pas à cette dynamique herméneutique, dès lors qu'il s'agit d'élucider la sentence énigmatique qu'elle a couchée sur une feuille de sycamore. Le deuxième article, « *Engroissera de toy non* » 10, signifie selon Pantagruel que la future épouse de son ami sera mise enceinte par un autre ; mais Panurge exploite de manière déroutante l'ambiguïté du complément de nom : sa femme ne sera pas enceinte de lui, non dans le sens où elle le sera d'un autre, mais du fait qu'elle ne le portera pas dans son ventre pour lui faire vivre, bien littéralement, une seconde naissance :

Aultrement voudriez vous que ma femme dedans ses flans me portast ? me conceust ? me enfantast ? et qu'on dist, 'Panurge est un second Bacchus. Il est deux fois né. Il est René [...], comme feut Hippolytus, comme feut Proteus [...]. Comme feurent les deux Palices près le fleuve Symethos en Sicile.

Cristallisé autour du jeu sur le prénom *Re-né*, cet inventaire hétéroclite évoque divers mythes qui sont autant de repoussoirs à la situation de Panurge : la double naissance de Bacchus, que son père Jupiter dut placer dans sa propre cuisse après le foudroiement de sa mère Séméléé ; celle des Palices, du grec *palin ikein*, « sortis une seconde fois », car il

leur fallut encore, après l'accouchement, sortir de la terre où leur mère Thalie avait été cachée par son amant Jupiter, pour échapper aux foudres de Junon. Issus de relations adultères, ces personnages doivent d'autant plus être tenus à distance par Panurge qu'ils réactivent sa hantise la plus profonde : être trompé. Quant à Hippolyte, ressuscité par Esculape à la demande de Diane, d'où son nouveau nom *Virbius*, (deux fois homme), et Protée, qui se réincarna en Apollonius de Tyane, ils obéissent à d'autres scénarios de régénération.

Par une bifurcation significative, la tirade enflammée de Panurge va alors se conclure en donnant la vedette non plus à des figures mythologiques, mais à des mots savants empruntés au grec, qui explorent le thème de la renaissance au cœur même de la langue. Sont ainsi condamnés ceux qui oseraient affirmer qu'en Panurge « est renouvelée l'antique *Palintocie* des Megariens et la *Palingénésie* de Democritus » 11, deux termes que Rabelais serait le premier à introduire en français. Pourquoi rattacher le second à Démocrite ? La physique corpusculariste de ce philosophe 12, selon qui « chaque atome possède la faculté de régénérer l'entière de l'être » 13, a sans doute inspiré la tradition alchimique et ses expériences de « palingénésie », où l'on ranime des fantômes de plantes. Dans son *De natura rerum* (rédigé en 1527 ou 1537, mais publié après la mort de Rabelais 14), le médecin hétérodoxe Paracelse donne la recette pour ressusciter un arbre après l'avoir réduit en cendre, et s'émerveille de ce mystère considérable qu'une chose « perde entièrement sa forme, soit réduite à rien et de rien redevienne quelque chose, plus noble en sa vertu qu'auparavant » 15.

On peut douter que Rabelais ait eu à l'esprit les opérations subversives de ces apprentis-sorciers, qui assurèrent à l'alchimie une notoriété européenne

sans précédent plus tardivement, à partir de la fin du 16<sup>e</sup> siècle. Alambiqueur à sa façon, il propose cependant un autre mode bien démocritéen de régénération — par le rire — auquel fait allusion, au chapitre 32, la référence aux lettres apocryphes du médecin Hippocrate, sollicité par les habitants d'Abdère pour soigner Démocrite 16. L'hilarité ininterrompue du philosophe inquiète en effet ses concitoyens alors qu'elle constitue un diagnostic lucide sur un monde malade et fait éclater l'ignorance ; tel est bien le but de Panurge, réduire en cendres l'opinion de Pantagruel pour la muer en vérité, grâce au retournement cognitif induit par la pointe comique.

Le jeu sur *palintocie* relève du même esprit, étrange mot composé (de *palin*, « en retour », et *tokos*), auquel Plutarque donne le sens de « récupération des intérêts » dans l'une de ses *Questions grecques* (XVIII, 295d), en l'illustrant par la révolte des pauvres de Mégare qui forcèrent les banquiers, par décret public, à leur rendre les intérêts des sommes empruntées. Mais la rhétorique panurgienne réactive le double sens de *tokos*, à la fois « usure, intérêt » et « parturition, rejeton » — comme l'explique Aristote, « l'usure a pris son nom, *tokos*, parce que les êtres engendrés sont semblables à leurs parents, et l'intérêt est de l'argent d'argent » 17. Panurge nous invite donc à comprendre *palintocie* comme un « nouvel enfantement » de sa propre personne, scénario qu'il réfute vigoureusement — « Erreur. Ne m'en parlez jamais ». Il ne sera pas le rejeton de sa femme mais récupérera les intérêts de son mariage sous la forme du « beau petit enfantelet » dont elle sera grosse : « Je l'ayme desjà tout plein [...] Ce sera mon petit bedault » 18.

Non sans cautèle, sa démonstration dénonce en somme tout dérapage métonymique qui confondrait celui *qui conçoit* et celui *qui est conçu*,

une mise en garde à laquelle on serait tenté d'attribuer valeur méta-littéraire : l'auteur n'est pas l'œuvre qu'il crée, et ne saurait être identifié avec ses personnages. Ainsi en Panurge n'est pas « *renouvelée* l'antique Palintocie des Megariens », à la différence de Rabelais qui *renouvelle* bel et bien le sens de ce vocable antique obscur, *palintocie*, terreur des copistes qui furent souvent tentés de l'omettre, selon l'érudit Caelius Rodhiginus, l'un de ses auteurs favoris 19. Bien au contraire, Rabelais fait de la difficulté un ferment pour régénérer la langue grecque, transplantée dans un nouveau terreau textuel. Dans tout ce passage, le nom même de *Pa-nurge* déclenche un jeu poétique fondé sur le retour phonique du sème du retour (*palin* en grec), avec la répétition musicale de *Palices*, *Palintocie*, *Palingenésie*, comme si la forme redoublait par un jeu de miroir les re-naissances qui nous sont contées.

#### FORWARD TO THE PAST: LA TERREUR SAVOUREUSE DES ORIGINES

La violence avec laquelle Panurge récuse l'idée d'un retour par le ventre maternel s'éclaire par la présence sous-jacente d'un autre mythe derrière le coup de théâtre qui clôt le chapitre. La pythie inspirée n'est peut-être qu'une vulgaire sorcière, et son mystère une mystification 20, puisqu'elle finit par « monstrer son cul », arrachant une brève exclamation à Panurge : « Par le sambre goy de boys, voy là le trou de la Sibylle » 21. L'« antre prodigieux » où elle vaticine dans l'*Enéide* est réduit (ou magnifié) en orifice anal ou génital 22. La Sibylle rabelaisienne ne guide plus la catabase d'Enée aux Enfers, dans les « profondeurs mystérieuses de la terre » (*Enéide*, VI), mais exhibe la vacuité infernale du trou qui la transperce comme il perfore le langage, incapable de coïncider avec le réel. De fait, on l'a vu, ses « énigmes

en prophétie », sujettes à des interprétations contradictoires de la part de Pantagruel et de Panurge, désolidarisent *res* et *verba* par leur équivocité. L'effort de nommer le réel (la vérité) le fait surgir comme innommable à travers le spectacle obscène d'un trou sibyllin. Or se rejoue ici le mythe orphique de Baubô, vieille femme facétieuse qui retrouse ses jupes et exhibe crûment son sexe pour dérider Déméter, déesse de la fertilité, endeuillée de sa fille 23. Les principaux mythographes renaissants ignorent ce récit scabreux, lié à des rituels éleusiens (en particulier la manipulation de figurines en forme de sexes) et ironiquement, c'est par l'intermédiaire d'auteurs chrétiens scandalisés que Rabelais a pu le connaître ; mais il en déplace radicalement la portée, du rire complice de Déméter (de *mèter*, la mère) à une trouille masculine sans nom devant l'orifice féminin. À l'effroi de Panurge dans le *Tiers livre* répond celui du Diable dans le *Quart livre*, face auquel la vieille de Papefiguère, comme la Sybille de Panzoust,

se découvrit jusques au menton en la forme que jadis les femmes Persides se praesenterent à leurs enfans fuyans de la bataille, et luy monstra son comment a nom ? Le Diable, voyant l'enorme solution de continuité en toutes dimensions, s'escria : « Mahon, Demiourgon, Megere, Alecto, Persephone, il ne me tient pas. Je m'en voys bel erre. Cela ? Je luy quitte le champ. » 24.

Rabelais emprunte ici à Plutarque, selon qui les mères perses conjuraient la lâcheté de leurs fils sur le champ de bataille en se déculottant et en hurlant : « Ne savez-vous pas que vous ne pouvez rentrer une seconde fois en ce lieu ? » 25. À la manière de ces couards animés d'un désir interdit, le Diable fuit à toutes jambes le lieu terrifiant des origines, tandis que le lecteur peut accueillir par le rire, à l'instar de Déméter, cette exhibition obscène.

On comprendra qu'une authentique renaissance ne saurait ruser avec

la mort, ni inverser l'ordre des temps, en projetant la résurrection du corps au moment de sa gestation première plutôt qu'à celui du jugement dernier. Une clause extravagante d'un testament rédigé en 1661 par Marie Du Bois, valet de chambre de Louis XIV, sur la manière dont son corps devra être « inhumé et ensepulturé » en l'Eglise de Couture, donnera une étrange réalité à ce fantasme régressif : « je ne veux pas que l'on sépare, et même que l'on touche, à aucun [de mes] membres, je veux que l'on ôte mon corps de mon cercueil et que l'on le pose dans celui de ma chère mère, pour reprendre ma première place dans son giron » 26. Ce désir insensé aura disparu des dernières volontés de Du Bois dans le testament de 1669 (il mourra 10 ans plus tard), sans doute car il trahit le désir pervers d'une seconde naissance, plutôt qu'une acception de sa propre finitude.

Or pour pouvoir renaître, nous dit l'écrivain carnavalesque 27, il faut précisément avoir le courage de faire de la mort (celle du corps, du sens) une promesse de régénérescence ; affronter ce trou indicible qui résulte d'un divorce entre le signe et sa référence, et que Rabelais appelle significativement, dans l'extrait cité du *Quart livre*, le « comment a nom » ou, dans la prononciation nasalisée de l'époque, ce « je ne sais *con*-ment a nom ». Aucun signifiant ne peut le capter sans le dénaturer, puisque le mot « con », précisément, « ment ».

Se frotter à Rabelais comme lecteur, c'est donc laisser l'outrance désopilante de sa langue « torcheculative » pulvériser nos représentations figées, cette langue restée au travers de la gorge de l'histoire littéraire « comme une arête monstrueuse qu'on a essayé de dissoudre dans d'imbéciles acides lagardémichardesques » 28. L'intérêt ne consiste pas à dégeler Rabelais, mais à prendre une bonne dégelée, de celles qui empêchent de se fourrer sous des jupons familiaux.



N'est-ce pas la leçon métalittéraire du fameux épisode des paroles gelées où Rabelais semble avoir anticipé les écueils mortifères de sa propre canonisation et patrimonialisation ?

Souvenons-nous, la découverte de ces étranges concrétions inspire au narrateur Alcofribas Nasier une mauvaise idée, un fétichisme mercantile : « Je vouloys quelques mots de gueule mettre en réserve dedans de l'huile, comme l'on garde la neige et la glace » (clin d'œil à l'apparition du commerce de la crème glacée au 16e siècle) 29. Mais Pantagruel condamne énergiquement ce désir de capitalisation du langage, qui menace d'anéantir la vitalité des signes en les réifiant en valeur quantifiable. Au narrateur thanatopracteur, qui veut conserver la langue, Pantagruel oppose une vision tout autre de l'activité littéraire, givrée et dégivrente, en jetant sur le tillac « plenes mains de paroles gelées ». Elles explosent comme des dragées pour libérer une « barbarie onomatopéique 30 » et carnavalesque, comme il convient en ce moment de fonte des glaces, traditionnellement reconnu comme le véritable début de l'an :

lesquelles ensemblement fondues ouysmes, hin, hin, hin hin, his, ticque, torche, lorgne, brededin, brededac, frr, frrr, frrr, bou, bou, bou, bou, bou, bou, bou, bou, tracc, trac, trr, trr, trr, trrr, trrrrr. On, on, on, on, ououououon : goth, magoth, et ne sçay quelz aultres motz barbares, et disoyt que c'estoient vocables du hourt, theurti et hanissement des chevaux à l'heure qu'on chocque, puy en ouysmes d'aultres grosses et rendoient son en degelent, les unes comme des tabours, et fibres, les aultres comme de clerons et trompettes 31.

Le lecteur fait ici l'expérience d'un pur bruitage, où le signifiant devient pâteux, et se dénonce comme tel, mêlé à des mots empruntés à une chanson du musicien Jannequin (*Défaite des Suisses à la journée de Marignan*), réduits à leur musicalité intrinsèque. Dans la cacophonie « sanglante » et « horricque » de la

bataille restituée, les paroles, sauvagement corporalisées, n'émanent plus de « gorges coupées » qui ont perdu la possibilité d'articuler.

L'épisode rend compte ainsi d'une défaite ou d'un « désastre » plus meurtrier encore, celui du sens. Mais étrangement, ce dégel constitue un agréable « passe-temps » pour les navigateurs du *Quart livre*. La défiguration du langage par le son, la représentation d'un vacarme infigurable, déjouent par le rire et le plaisir la glaciation du langage. C'est exactement ce que Rabelais n'a cessé de faire : s'opposer à l'hibernation des représentations stéréotypées et des mots trop longtemps cryogénisés, tels *palintocie* et *palingénésie* ; les arracher à leur matrice philologique originelle et consumer leur sens pour mieux en faire émerger une forme nouvelle, à la fois identique et supérieure, comme le disait Paracelse des arbres ressuscités ; les jeter à pleines poignées sur le ponton provocateur de son livre-Baubô, qui nous terrasse par le rire et nous surprend sans jamais nous permettre le retour au même.

Par là son œuvre se prête à d'infinis renouvellements critiques, qui revivifient et détournent son héritage comme Rabelais le fit des anciens. *Le Nouveau Panurge*, pamphlet anti-calviniste dont on connaît trois éditions à partir de 1615 (la Bibliothèque Beinecke de livres rares et manuscrits de l'Université Yale en possède un exemplaire), raconte comment Panurge, sorti de sa léthargie littéraire, vient de ressusciter après un intervalle d'« environ soixante ans ». Son rajeunissement sur « l'isle imaginaire », annoncé dès le titre, met en abyme le printemps d'un texte qui célèbre l'ambivalent retour du nouveau :

Tournez-le du costé que vous voudrez, vous trouverez que c'est tousjours le mesme Panurge ; mais nouveau Panurge : lequel ayant parcouru une fois les quatre saisons, est retourné voir pour la seconde fois son printemps 32.

## NOTES

- 01. *Miracles de Notre Dame*, XXI, 1456, éd. U. Robert, t. 3, p. 291, cité dans TLFi, entrée « Renaissance ».
- 02. *Lettre de consolation de Plutarque à sa femme*, in *La Mesnagerie de Xénophon [...] le tout traduit de grec en François par feu M. Estienne de La Boétie [...]*, Paris, Federic Morel, 1571, f. 98<sup>r</sup>.
- 03. Laurent Joubert (médecin montpelliérain), *La grande chirurgie de M. Cui de Chauillac [...]*, Lyon, E. Michel, 1579, trait. VI, doct. I, chap. II, p. 430 (« renaissance » traduit « renascitio », voir Guidonis de Cauliaco [...] Chirurgia, Lyon, 1559, p. 310).
- 04. *Ordonnance sur la chasse, les forêts, droits d'usage*, in *Rec. gén. anc. lois fr.*, t. 12, p. 60, cité dans TLFi, entrée « Renaissance ». « Renaissance de forests » constitue une entrée en soi chez Cotgrave, *A dictionnaire of the French and English tongues*, 1611.
- 05. Pierre Belon, *Observation de plusieurs singularitez et choses memorables*, 1553, épître dédicatoire au Cardinal François de Tournon, f. a ij v<sup>o</sup>. En 1675, le grammairien Bouhours consacrera cet usage « figuré », jugeant qu'on peut dire « sans scrupule, la renaissance des hommes ; la renaissance des beaux-arts » – cette dernière conditionnant la première (*Remarques nouvelles sur la langue française*, 3e édition, 1682, Paris, Sebastien Mabre-Cramoisy, p. 445). Le sens figuré de « renaissance des lettres humaines » entre dans le *Dictionnaire François* de Pierre Richelet (1680).
- 06. Nous rendons ici hommage au titre d'un numéro de la revue *TXT*, « La Dégelée Rabelais », 1987, n° 21.
- 07. François Rabelais, *Tiers Livre*, in *Œuvres Complètes*, éd. Mireille Huchon, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade) 1994, chap. XIX « Comment Pantagruel loue le conseil des muetz », p. 408.
- 08. *Ibid.*, p. 409. Inous soulignons.
- 09. Sur ce point, voir Myriam Marrache-Gouraud, « Hors toute intimidation ». *Panurge ou la parole singulière*, Genève, Droz 2003, p. 210 sqq.
- 10. *Tiers Livre*, op. cit., chap. XVIII « Comment Pantagruel et Panurge diversement exposent les vers de la Sibylle de Panzoust », p. 406.
- 11. *Ibid.*
- 12. Sur la manière dont les thèses de Démocrite ont été transmises par le *De rerum natura* de Lucrèce, voir Sabine Luciani, « Démocrite, Epicure, Lucrèce. L'originalité épicurienne en question », *Vita Latina*, n°176, 2007, p. 93-106.
- 13. Jacques Marx, « Alchimie et Palingénésie », *Isis*, vol. 62, n° 3 (automne, 1971), p. 274-289, 280-281.
- 14. En 1572 en allemand et en 1573 dans une traduction latine.
- 15. Paracelse, *De natura rerum*, éd. Sudhoff, p. 349, traduction de Didier Kahn dans « La question de la palingénésie, de Paracelse à H. P. Lovcraft en passant par Joseph Du Chesne, Agrippa d'Aubigné et quelques autres », in *Les Muses secrètes. Kabbale, alchimie et littérature à la Renaissance. Hommage à François Secret*, éd. R. Gorris Camos, Genève, Droz, 2013, p. 151-173, 176.
- 16. « Hippocrates allant un jour [...] visiter Democritus le philosophe, escriviit unes lettres à Dionys [...] » (*Tiers Livre*, op. cit., p. 453). De 1434 à 1450, Rinuccio Aretino, secrétaire du Pape Nicholas V, traduit du grec un roman épistolaire probablement écrit vers 40 avant J.-C., constitué de 24 lettres supposément écrites ou

reçues par Hippocrate. Pour la réception de cette figure de philosophe *ridens* et une bibliographie détaillée, voir Christoph Lüthy, « The Fourfold Democritus on the Stage of Early Modern Science », *Isis*, septembre 2000, n° 3, p. 443-479, 461-470.

- 17. Aristote, *Politique*, I. XI. 4-5, 1258b8, trad. Jean Aubonnet, Paris : Belles-Lettres 1960, p. 31.
- 18. *Tiers Livre*, op. cit., chap. XVIII, p. 406.
- 19. Rhodiginus (Lodovico Ricchieri), *Lectionum antiquarum libri sexdecim*, Venise, Alde et Andrea Soceri, 1516, p. 210.
- 20. Michel Jeanneret, *Le défi des signes. Rabelais et la crise de l'interprétation à la Renaissance*, Orléans, Paradigme, 1994, p. 90.
- 21. Rabelais, *Tiers Livre*, p. 404.
- 22. André Tournon reconnaît l'organe de la génération dans ce « tour de la Sibylle », et rapproche la scène du mythe de Baubô (« Des croisements signalés. Mots et gestes sibyllins », in *Rabelais et la question du sens*, éd. J. Céard et M.-L. Demonet, Genève, Droz, 2011, p. 197-208, 202).
- 23. Pour l'analyse de ce mythe, voir Maurice Olender, « Aspects de Baubô, textes et contextes antiques », *Revue de l'Histoire des Religions*, janvier-mars 1985, tome CCII, fascicule I, p. 3-55.
- 24. Rabelais, *Quart Livre*, in *Œuvres complètes*, chap. 47, p. 648.
- 25. Plutarque, *De virtutibus mulierum*, repris par Erasme, Apophtegmes, VI.
- 26. Christian Jouhaud, *Le Siècle de Marie Du Bois. Ecrire l'expérience au XVIIe siècle*, Paris, Seuil, 2022, p. 348-349.
- 27. Sur la dialectique carnavalesque de la mort et de la vie, voir Mikhail Bakhtine, *Rabelais and his World*, M.I.T., Cambridge, Mass., 1968, p. 217-218 ; voir aussi Jean 12, 24 : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » (trad. Louis Segond).
- 28. Christian Prigent, *Ceux qui merdrent*, Paris, POL, 1991, « Rabelais contemporain », p. 308.
- 29. *Quart Livre*, op. cit., chap. LVII « Comment entre les paroles gelées Pantagruel trouva des motz de gueule », p. 670-671.
- 30. Marie-Luce Demonet, *Les voix du signe. Nature et origine du langage à la Renaissance (1480-1580)*, Paris, Honoré Champion, 1992, « Barbarie, onomatopée et 'paroles gelées' », p. 376-384, 382.
- 31. Rabelais, *Quart Livre*, chap. LVII, p. 670.
- 32. *Le Nouveau Panurge. Avec sa navigation en l'Isle Imaginaire ; son rajeunissement en icelle ; et le voyage que fit son esprit en l'autre monde ; pendant le rajeunissement de son corps [...]*, La Rochelle, Michel Gaillard, [1615], « Au Lecteur », f. A 6<sup>r</sup>. Sur ce texte, voir Frank Lestringant, « Une liberté féroce : Guillaume Reboul et le Nouveau Panurge », in « *Parler librement* » : la liberté de parole au tournant du XVIe et du XVIIe siècle, Lyon, ENS éditions.

## LA POUSSIÈRE DU TEMPS

La Renaissance française a 500 ans, tout rond ou presque. En 1522, la France vivait sous le règne de François Ier ; Clément Marot composait ses poèmes à la cour de Marguerite d'Alençon, sœur du roi et future reine de Navarre ; le château de Chambord était en construction ; Joachim Du Bellay, qui ne se savait pas encore poète, venait de naître ; les guerres se poursuivaient en Italie ; François Rabelais étudiait la médecine à Montpellier, l'esprit peut-être déjà tourné vers les géants Pantagruel et Gargantua. Bientôt naîtrait dans le vendômois Pierre de Ronsard, et du côté de Lyon, Louise Labé ; non loin de Bordeaux, en 1533, ce serait au tour d'un certain Michel Eyquem, plus connu sous le nom de Michel de Montaigne.

500 ans après, que reste-t-il de ces auteurs et de leurs œuvres ? Pourquoi les étudier encore ? C'est « poussièreux » m'a dit un jour un de mes étudiants de licence, dans un cours sur la poésie du XVI<sup>e</sup> siècle. De fait, en 500 ans, la petite poussière du temps est tombée, éloignant chaque jour un peu plus la Renaissance de notre présent, enfermant chaque jour un peu plus la Renaissance dans quelques idées, péle-

## —ADELINE DESBOIS-IENTILE

mêle : les grands rêves des humanistes, des guerres de religion fratricides, une ambition pour la langue française, les voyages au Nouveau monde. C'est sans doute ce que représentait la Renaissance pour cet étudiant : le souvenir d'un cours sur l'humanisme appris au lycée, le faste désuet des châteaux de la Loire, la Joconde souriant chaque jour à des milliers d'appareils photo depuis le Louvre. Et surtout, des *Amours* de Ronsard auxquels il restait étranger, peut-être aussi parce que je lui avais dit de ne pas trop croire au martyr supposé du poète face à une dame tout aussi supposément cruelle :

Mon dieu, mon dieu, que ma maïstresse est belle !  
Soit que j'admire ou ses yeus, mes seigneurs,  
Ou de son front les dous-graves honneurs,  
Ou l'Orient de sa levre jumelle.

Mon dieu, mon dieu, que ma dame est cruelle !  
Soit qu'un raport rengrege mes douleurs,  
Soit qu'un depit parannise mes pleurs,  
Soit qu'un refus mes plaies renouvelle.

Ainsi le miel de sa douce beauté  
Nourrit mon cœur : ainsi sa cruauté  
D'aluine amere enamere ma vie.

Ainsi repeu d'un si divers repas,  
Ores je vi, ores je ne vi pas,  
Egal au sort des freres d'œbalie 01.

À la place d'une lecture empathique par laquelle l'étudiant aurait projeté sur le texte ses propres souffrances, je l'ai invité à porter sur le sonnet un regard critique, qui puisse déconstruire les clichés et débusquer le *topos* pétrarquisant derrière l'apparent lyrisme personnel — ce qui a aussi eu pour conséquence de faire du poème un jeu littéraire, rhétoriquement virtuose mais affectivement gratuit. Une telle lecture est juste sur le plan scientifique : pour bien penser un objet, il faut l'historiciser, le replacer dans le contexte d'écriture et de réception qui a été le sien, lui donner de la valeur à l'aune des catégories de son temps. Comment penser les *Amours* de Ronsard sans *La Deffense et illustration de la langue française* de Du Bellay, sans le concept d'imitation qui consiste à forger une poésie française nouvelle à partir d'une appropriation de modèles étrangers, antiques et italiens ? « Pillez la Grèce antique », nous dit Du Bellay. C'est vrai aussi pour l'Italie des premiers humanistes du XIV<sup>e</sup> siècle comme Pétrarque. Les recueils imités de Pétrarque évoquent les amours du poète pour une dame aussi belle que cruelle dans son refus de céder à ses avances. L'état de déchirement intérieur du poète passe par plusieurs figures de style, comme les antithèses qui émaillent ce sonnet 50 des *Amours* 02. Ce poème, en somme, est à la fois virtuose et tout à fait banal.

Mais lire des textes, c'est aussi faire des rencontres, et à ne lire ce sonnet que comme un exercice de style à la Queneau sur le modèle du *Canzoniere* de Pétrarque, la rencontre de l'étudiant avec Ronsard a été en partie ratée. Ce qui constitue pour moi un des attraits des littératures anciennes — à savoir : se confronter à l'altérité des modes de pensée et d'écriture — est au contraire ce qui l'a empêché d'y être sensible. La poésie du XVI<sup>e</sup> siècle n'a été pour lui qu'un objet d'étude curieux, un fragment d'écriture

auquel il peinait à donner du sens au-delà du discours savant, un objet parfaitement extérieur à lui-même, historique, daté, « poussiéreux ».

Et si les étudiants avaient raison de vouloir pleurer sur le sort du poète cruellement martyrisé par sa dame ? Et s'ils avaient raison de chercher l'homme (ou la femme) dans l'œuvre, c'est-à-dire de chercher ce qui parle à leur propre sensibilité, à leur propre humanité ?

J'en prendrai un autre exemple : le sonnet 36 des *Regrets* de Du Bellay. Le recueil, publié au retour de Du Bellay en France après son séjour à Rome comme secrétaire de son oncle cardinal (1553-1557), invite à une lecture proprement lyrique, au sens moderne du terme, où le poète exposerait ses sentiments personnels. Une telle lecture est à la fois légitime et illégitime : légitime, parce que le recueil des *Regrets* s'inspire de l'expérience personnelle du poète à Rome ; illégitime, parce que le lecteur n'a jamais accès au véritable *moi* de l'auteur, mais uniquement au *je* poétique qu'il en met en scène et qui n'est toujours qu'une reconstruction, une recomposition, une feinte. Mais après tout, pour la transmission des textes, cette illégitimité n'est peut-être pas si grave.

Depuis que j'ai laissé mon naturel séjour,  
Pour venir où le Tibre aux flots tortus ondoie,  
Le ciel a vu trois fois par son oblique voie  
Recommencer son cours la grand' lampe du jour.

Mais j'ai si grand désir de me voir de retour,  
Que ces trois ans me sont plus qu'un siège de Troie,  
Tant me tarde (Morel) que Paris je revoie,  
Et tant le ciel pour moi fait lentement son tour.

Il fait son tour si lent, et me semble si morne,  
Si morne, et si pesant que le froid Capricorne  
Ne m'accourcit les jours, ni le Cancre les nuits.

Voilà (mon cher Morel) combien le temps me dure  
Loin de France et de toi, et comment la nature  
Fait toute chose longue avecques mes ennuis 03.

Ce sonnet, qui semble si bien désigner la situation personnelle de Du Bellay à

Rome, est en réalité aussi une paraphrase du début de l'épigramme 10 du cinquième livre des *Tristes*, que le poète latin Ovide avait rédigés en exil :

*Vt sumus in Ponto, ter frigore constitit Hister,  
facta est Euxini dura ter unda maris.  
At mihi iam uideor patria procul esse tot annis,  
Dardana quot Graio Troia sub hoste fuit.  
Stare putes, adeo procedunt tempora tarde,  
et peragit lentis passibus annus iter.  
Nec mihi solstitium quicquam de noctibus aufert,  
efficit angustos nec mihi bruma dies.  
Scilicet in nobis rerum natura nouata est,  
cumque meis curis omnia longa facit.*

« Depuis que je suis dans le Pont, trois fois l'Hister s'est arrêté, pris par le froid, et trois fois les eaux de l'Euxin se sont durcies. Mais il me semble que je suis déjà éloigné de ma patrie depuis autant d'années que l'ennemi grec menaça la Dardaniennne Troie. On croirait que le temps s'arrête, tant il va lentement et tant l'année accomplit sa route à pas lents. Pour moi le solstice n'enlève rien à la longueur des nuits, pour moi l'hiver n'abrège pas les jours : la nature est bouleversée pour moi et donne à toute la longueur de mes soucis 04. »

Le rapprochement entre les deux textes est flagrant : le sonnet de Du Bellay suit le mouvement de celui d'Ovide. Il lui reprend la construction analogique consistant à représenter le temps par l'espace (le fleuve, le mouvement du soleil dans le soleil), et ses images (la comparaison avec la guerre de Troie). Il mentionne le même paradoxe d'un hiver aux jours longs et d'un été aux nuits longues, qui par l'incompatibilité entre le sentiment du poète et la réalité cosmologique exprime hyperboliquement le sentiment de l'ennui. Voilà pour la source, sur laquelle on pourrait gloser davantage. Faut-il s'arrêter là ?

Poème élégiaque, réécriture d'Ovide, le sonnet 36 semble dans le même temps donner à entendre une voix. Du Bellay renforce la dimension épistolaire de son poème, à travers la double adresse au poète parisien Morel et les nombreuses marques de première personne (dix occurrences de pronoms

personnels en 14 vers). Surtout, il ne fait pas que décrire l'expérience du temps, il cherche également à la rendre sensible à son lecteur à travers une syntaxe que les procédés d'ajout, par anaphore, anadiplose et hyperbate notamment, rendent ondoyante, d'une strophe à l'autre (« fait lentement son tour. // Il fait son tour si lent ») et d'un vers à l'autre (« Tant me tarde (Morel) que Paris je revoie, // Et tant le ciel pour moi fait lentement son tour »), avec des décalages entre métrique et syntaxe qui tendent à s'accroître au fil du poème (« [...] et me semble si morne, // Si morne, et si pesant » ; « le froid Capricorne // Ne m'accourcit les jours, ni le Cancre les nuits »). Il s'y ajoute de nombreuses figures de diction, à commencer par l'allitération en [r], dont le phonème sature les rimes, avec des procédés de fausse dérivation (« jour/sejour », « tour/retour », « voye/revoye »), l'homophonie « trois/Troie » ou encore l'alternance des phonèmes [t] et [m] dans « tant me tarde (Morel) ». Il y aurait encore beaucoup à dire. Je m'arrêterai là, simplement pour souligner que la lecture de ce sonnet est aussi une expérience sensible : à la suite d'Ovide, dans un contexte nouveau et avec des procédés propres au français, Du Bellay tend à faire vivre à son lecteur la lenteur du temps qui passe, cette lenteur des situations d'ennui, expérience parfaitement humaine, partagée et partageable. Et en réalité, peu importe si Du Bellay a réellement éprouvé cet ennui à Rome. Ce qui compte, c'est la force avec laquelle il exprime cette situation d'ennui, tout comme Ronsard donne à ressentir l'ambiguïté de l'amour dans son sonnet 50. Derrière ces textes vieux de 500 ans percent des sentiments qui sont encore les nôtres.

Cette communauté de sentiments nous lie à ces auteurs du passé au-delà de tout ce qui peut nous séparer d'eux. Montaigne évoque dans ses *Essais*

l'instabilité de l'identité humaine. Cette instabilité vaut à l'échelle individuelle : tout au long de sa vie chaque individu change, son corps vieillit, mais en raison du lien qui l'unit à l'âme, son esprit aussi. Et cette instabilité est aussi valable à l'échelle collective : d'un lieu à l'autre, les coutumes sont si diverses qu'on peut se demander ce que les hommes peuvent avoir en commun. Et pourtant : qui n'a pas reconnu ses propres pensées en lisant telle ou telle phrase de Montaigne ? Lui qui dit conférer avec les auteurs de l'Antiquité a ouvert aussi un dialogue avec nous. Ce qu'il décrit des hommes de son temps vaut bien souvent aussi pour nous en dépit de l'évolution des temps. « Notre vie n'est que mouvement 05 », nous dit-il, mouvement dans l'espace mais aussi dans le temps, mouvement du corps et de l'esprit. Derrière les textes et leurs histoires, passablement complexes et savantes, les œuvres donnent à entendre des voix qui furent des voix humaines.

Ne peuvent-elles pas aussi, dès lors, nous aider à penser notre présent ? La même eau ne coule jamais deux fois dans le même fleuve ; l'histoire ne se répète jamais exactement de la même manière ; mais en dépit de la différence des temps, les œuvres de la Renaissance peuvent aussi éclairer notre actualité. Certains discours gagnent à être historiciés ou mis en perspective. Les enjeux idéologiques du langage, la place de la mort dans la société, la définition de l'identité individuelle, les rapports entre les hommes et les femmes : toutes ces grandes questions, qui agitent nos sociétés contemporaines, traversent également les œuvres de la Renaissance. En 500 ans, le contexte historique et les sensibilités ont considérablement évolué, et on est ainsi surpris, voire un peu dérangés, d'entendre le sage Montaigne conseiller de ne pas trop s'attacher aux enfants — ils avaient trop de risques de

mourir — ou de voir certain protagoniste masculin de l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre défendre le viol des femmes — fort heureusement critiqué dans la même œuvre par d'autres protagonistes. Dans un cas comme dans l'autre, la situation a évolué depuis la Renaissance, et le plus intéressant n'est pas là : Montaigne nous invite à réfléchir à la place que nous accordons ou que nous pouvons accorder à la mort au cœur de nos vies, et Marguerite de Navarre aux valeurs qui sous-tendent nos sociétés et les rapports entre les hommes et les femmes. En tout cela, la Renaissance n'est pas poussiéreuse, mais bien moderne.

Lire les œuvres du XVI<sup>e</sup> siècle, comme celle des autres périodes de l'histoire littéraire, qu'elles soient plus proches de nous ou plus lointaines, c'est voyager dans des univers esthétiques et éthiques qui nous sont en partie étrangers, et c'est, dans le même temps, voyager en terrain connu, celui de l'humanité. Là où la poussière ne tombe jamais.

#### NOTES

- 01. Pierre de Ronsard, *Les Amours*, éd. A. Gendreau, Le Livre de Poche, 1993, p. 114-115. Les « frères d'Ébalie » sont Castor et Pollux, tous deux fils de Lédéa, nés le même jour, mais de pères différents : Pollux était un demi-dieu, et Castor un mortel. Ils obtiennent à leur mort de pouvoir passer, alternativement, un jour sur deux dans l'Olympe et l'autre aux Enfers.
- 02. André Gendreau, « Vade-mecum sur le pétrarquisme français », *Versants. Revue suisse des littératures romanes*, n° 7, 1985, p. 37-65.
- 03. Joachim Du Bellay, *Les Regrets*, éd. F. Roudaut, Le Livre de Poche, 2002, p. 74.
- 04. Traduction de F. Roudaut dans Joachim Du Bellay, *Les Regrets*, op. cit., n. 11, p. 222.
- 05. Michel de Montaigne, *Essais*, III, 13, éd. E. Naya, D. Reguig et A. Tarrête, Paris, Gallimard, « Folio », p. 450.

## —FRANK LESTRINGANT

# IRONIQUE RENAISSANCE, D'APRÈS MONTAIGNE ET QUELQUES HISTORIENS ANCIENS, POÈTES, ETC., AU DÉBUT DES *ESSAIS*

Ironique Renaissance, si l'on peut risquer ce quasi-palindrome. Le chagrin se retourne en joie, le désespoir en souveraine euphorie. Ainsi en va-t-il des commencements titubants des *Essais*, qui démarrent mal, c'est le moins que l'on puisse dire, mais qui se retournent bientôt en joie tranquillement assumée.

Au départ, Montaigne a tendance à sombrer dans la dépression, pour ne pas dire plus. La mort de La Boétie, quelques années plus tôt, l'a fortement affecté. Plus encore, la retraite des charges qu'il exerçait au parlement de Bordeaux, et le retour à Montaigne, en son château, dans sa tour, et plus exactement dans sa « librairie », au deuxième étage, presque sous les toits, le ramènent brusquement à lui. L'époque est funeste, la Saint-Barthélemy vient d'avoir lieu, le désordre s'installe sous un ciel gris et froid, le sang se répand à pleins sauts sous un ciel funèbre.

Montaigne est monté dans sa tour, après avoir entendu, comme chaque jour, la messe dans la chapelle du rez-de-chaussée. Dans sa librairie circulaire, il se retrouve au milieu de ses livres, seul. La folie le guette. L'anéantissement menace. On connaît le célèbre passage

du livre I, chapitre 8, « De l'oisiveté », où il nous dit tout simplement qu'il perd la tête, avant de s'abandonner à ce qui lui vient à l'esprit, son imagination faisant « le cheval échappé » et se donnant libre cours en tous sens **01**. Suivant cette imagination folle et tournoyante, bondissante même, il se met à écrire, sans ordre ni suite. Il met en rôle, en liste, les phrases, les pensées diverses qui lui viennent dans le plus grand désordre. Il en résultera, après bien des années, au total une quinzaine, les *Essais*, en deux livres de plusieurs centaines de pages, bientôt augmentés d'un troisième et constamment grossis d'innombrables ajouts.

Déraison de Montaigne, dira-t-on, et savant désordre des *Essais*, en guise de réponse à cette désorganisation générale qui l'environne et le pénètre de toutes parts. Mais avant d'en arriver là, à l'étape souveraine de la constitution d'un livre, qui s'imposera et durera des siècles, lu encore près d'un demi-millénaire après sa conception, il jette sur le papier des pensées, non les siennes à proprement parler, mais des pensées cueillies au hasard dans les livres qui l'entourent, la plupart en latin,

la muraille latine de livres qui le protège d'une réalité décevante, voire hostile. Sans doute cette bibliothèque, ou plutôt cette librairie qui le cerne, est ajourée de trois fenêtres qui donnent sur la réalité contemporaine, une fenêtre côté cour et deux fenêtres côté campagne, d'où il aperçoit les châteaux avoisinants. Des châteaux vaguement ennemis, dont les seigneurs sont tous passés à la Réforme, alors que lui-même est resté catholique **02**.

Et qu'écrivit-il ? Des pensées folâtres, dira-t-on. En vérité, des pensées pas si folâtres que cela, graves même, voire franchement tragiques. Très exactement des pensées sanglantes, les thèmes tragiques se glissant subrepticement sous les propos anodins, neutres en apparence seulement, et se teintant de sang.

### CHAPITRE PREMIER

Reprenons *Les Essais* et commençons par le début, à partir du chapitre premier, « Par divers moyens on arrive à pareille fin ». Édouard, prince de Galles, massacrant les Limousins révoltés, et les abattant à toute force, hommes, femmes et enfants, avant d'apercevoir trois gentilshommes soutenant, seuls et désespérément, l'effort de l'armée victorieuse. « La considération et le respect d'une si notable vertu » reboucha, c'est-à-dire émoussa, la pointe de sa colère et changea instantanément sa colère en miséricorde **03**.

L'ensanglantement ici s'apaise, un peu tard sans doute, et finit donc par se tarir. Autre exemple, qui corrobore le premier, celui de l'empereur Conrad III, laissant les femmes sortir bagues sauvées, d'une citadelle assiégée, et celles-ci se chargeant sur leurs épaules non seulement de leurs enfants, mais aussi de leurs maris et du duc même. L'empereur alors n'a plus qu'à pardonner à tous **04**.

Montaigne glisse alors une confi-

dence, reconnaissant sa « merveilleuse lâcheté vers la miséricorde et mansuétude » **05**, n'en déplaise aux stoïciens, qui méprisent la pitié au profit de l'estime. C'est que Montaigne, comme il le dit à plusieurs reprises dans *Les Essais*, haït « cruellement la cruauté, et par nature et par jugement, comme l'extrême de tous les vices » **06**.

Surviennent dans le même chapitre initial d'autres exemples, dont celui de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, qui fait torturer inutilement le capitaine Phytton et l'envoie pour finir noyer en mer, de peur de la sympathie grandissante de l'armée pour la victime. Conclusion de Montaigne : « Certes c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme. Il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme » **07**. Cette avalanche de massacres débouche sur Alexandre-le-Grand, acharné contre Bétis, qui ose lui résister dans Gaza assiégée. Questions en tous sens de Montaigne, encore augmentées sur l'exemple de Bordeaux : « Serait-ce que la hardiesse lui fut si commune, que pour ne l'admirer point, il la respectât moins ? Ou qu'il l'estimât si proprement sienne qu'en cette hauteur il ne pût souffrir de la voir en un autre, sans le dépit d'une passion envieuse, ou que l'impétuosité naturelle de sa colère fût incapable d'opposition **08** ? » Cette violence irraisonnée d'Alexandre culmine dans les six mille morts de Thèbes révoltée, selon Diodore de Sicile **09**. Le tout se termine, non dans une flaque, mais dans un déluge de sang, qui submerge Thèbes conquise et dévastée. Telle est la dernière phrase, sanguinolente, du chapitre : « Dura ce carnage jusques à la dernière goutte de sang qui se trouva épannable : et ne s'arrêta qu'aux personnes désarmées, vieillards, femmes et enfants, pour en tirer trente mille esclaves » **10**. Comment comprendre qu'un tel homme qu'Alexandre, si noble conquérant, élève

d'Aristote de surcroît, ait pu commettre de tels méfaits, méprisant l'humanité à un point inouï, et de surcroît sa vengeance s'abattant sur une ville grecque, quand bien même révoltée, une *polis* comparable à Athènes ? Il y a de quoi s'interroger et de se poser mille questions sans réponse.

On connaît par ailleurs l'exclamation hyperbolique qui fait se rencontrer l'Antiquité et le Nouveau Monde, le lointain dans le temps et le lointain dans l'espace, dans le chapitre plus tardif « Des coches », *Essais*, III, 6 :

*Que n'est tombée sous Alexandre, ou sous ces anciens Grecs et Romains, une si noble conquête, et une si grande mutation et altération de tant d'empires et de peuples, sous des mains, qui eussent doucement poli et défriché, ce qu'il y avait de sauvage, et eussent conforté et promu les bonnes semences, que nature y avait produit : mêlant non seulement à la culture des terres et ornement des villes les arts de deçà, en tant qu'elles y eussent été nécessaires, mais aussi, mêlant les vertus Grecques et Romaines, aux originelles du pays 11.*

Le nom d'Alexandre le Grand est dans ce cas valorisant. Le recours aux deux traités de Plutarque, *De la fortune ou vertu d'Alexandre et la Vie d'Alexandre le grand*, auxquels Montaigne se réfère ici implicitement, n'est pas anodin 12. C'est la qualité principale de la politique d'Alexandre dans les pays assujettis et l'argument central du premier traité que d'avoir su marier les qualités du conquérant à celles du conquis. Le regret de Montaigne se nourrit ici de la lecture de Plutarque et ouvre le cours des choses sur une histoire virtuelle conduisant à un dénouement heureux. La conquête de l'Amérique aurait pu être toute différente de ce qu'elle a été, et s'achever, non par la désolation qu'y apportèrent les Espagnols, mais par un mariage heureux et fécond.

Or le chapitre initial des *Essais* est fort éloigné de ce mythe qui enjolive

l'histoire des peuples. « Par divers moyens on arrive à pareille fin », annonçait le titre, lequel *in extremis* est ironiquement démenti. Fermant le titre, le mot "fin" résonne de manière bien sinistre. Ce chapitre, qui, selon Pierre Villey, insiste à loisir sur l'inconstance de l'homme, est une gifle lancée à toute sagesse stable comme à tout exercice d'admiration, n'en déplaît à Plutarque. Il place d'emblée les *Essais* sous le signe de l'inconstance, et, qui plus est, d'une inconstance maligne qui mène au pire, le cas échéant, c'est-à-dire à la plus extrême et implacable cruauté.

#### « DE LA TRISTESSE » (I, 2)

Le chapitre deux « De la tristesse » apporte-t-il une consolation à ce tragique état de choses ? Offre-t-il même une contrepartie à ce terrible bilan ? Sans doute Montaigne se dit étranger à la tristesse, en dépit de ses accès de mélancolie, sur lesquels s'est ouverte la présente étude : « Je suis des plus exempts de cette passion », déclare-t-il d'emblée, ajoutant sur l'exemplaire de Bordeaux : « et ne l'aime ni l'estime : quoique le monde ait pris, comme à prix fait, de l'honorer de faveur particulière » 13. Et de reprocher aux prétendus sages d'en habiller « la sagesse, la vertu, la conscience ». Sa conclusion est claire et nette : « Sot et monstrueux ornement » 14 ! De fait, la tristesse n'est pas le sentiment dominant des *Essais*. Rien de moins triste que leur lecture, en dépit des horreurs qui s'y rencontrent d'emblée.

A vrai dire, cette distance par rapport à la tristesse n'apparaît que dans un second temps. D'abord, dans un premier jet, Montaigne a aligné des leçons, bâties d'un petit nombre d'exemples. Puis il est revenu sur son sujet et, devrait-on dire, de son sujet : de ce nom de « tristesse », *tristizia*, les Italiens ont baptisé la malignité. Méchante, mauvaise tristesse ! « Qualité toujours nuisible, toujours

#### « NOS AFFECTIONS S'EMPORTENT AU DELÀ DE NOUS » (I, 3)

folle » que la tristesse, « et comme toujours couarde et basse » 15.

La suite du chapitre est beaucoup plus sévère, enclose dans une série d'exemples qui illustrent les différentes formes de la tristesse, et les diverses réactions qu'elle suscite, allant jusqu'à la mort. L'amour soudain fait irruption dans ce concert de deuil, les râles de l'amour se mêlant aux plaintes de la tristesse et les surmontant même !

Digression subite sur les cas de « défaillance fortuite », qui frappe les amoureux « au giron même de la jouissance », « accident qui ne m'est pas inconnu », confesse Montaigne, dans un ajout de 1588, bientôt énergiquement biffé de deux traits sur l'exemplaire de Bordeaux 16 ! L'impuissance subite, évidemment inopportune et malencontreuse, est comparable au deuil extrême qui frappe, jusqu'à entraîner l'inconscience et la mort.

Ce qui est illustré par l'exemple contraire du plaisir inespéré, qui étonne, c'est-à-dire qui bouleverse et frappe les subitement heureux, qui n'en reviennent pas, littéralement. Ainsi de cette mère mourant de joie à la vue de son fils resurgissant contre toute attente, miraculeusement rescapé du désastre de Cannes face à Hannibal.

Après cette digression tout à la fois complexe et hardie, l'amour s'entremêlant à la mort, l'on retourne à la liste d'exemples et au genre de l'essayiste. Les deux dernières phrases du chapitre, qui appartiennent à la couche B des *Essais*, se dégagent et s'échappent du thème général. « Je suis peu en prise de ces violentes passions. J'ai l'appréhension naturellement dure ; et l'encroûte et épaissis tous les jours par discours » 17. La tristesse est bannie, contenue, dépassée, débordée de toutes parts, ou, pour mieux dire, prise et « encroûtée », enfermée sous plusieurs épaisseurs protectrices et joyeuses !

Enchaînons sur le troisième chapitre des *Essais*, dont le titre veut que « nos affections s'emportent au-delà de nous », c'est-à-dire nous survivent, se prolongent au-delà de notre mort. Contre-exemple fâcheux de Sparte, où tous les rois, quelle que soit leur vie ou leurs comportements, sont révéérés après leur mort 18. Montaigne s'oppose à ces louanges qu'il juge excessives et s'adressant indifféremment à tous, vaillants ou lâches à des degrés divers. D'autres exemples sont alignés, souvent plus recevables, comme celui du chevalier Bayard, blessé à mort d'une arquebusade, et demandant à mourir le visage tourné vers l'ennemi 19.

L'empereur Maximilien de Habsbourg, bisaïeul du roi Philippe II, « qui est à présent », non seulement refuse de faire son trône de sa chaise percée, à la différence, par exemple, d'Henri III, qui sera blessé à mort dans cette posture par le moine Jacques Clément, mais se dérobe même « pour tomber de l'eau », autrement dit pour pisser, ce qui est loin de choquer à l'époque 20. Cette pudibonderie, quelque peu incroyable, est illustrée par un dernier trait, qui ajoute une note franchement comique à tout ce qui précède : le même empereur d'Allemagne en vint « à telle superstition, qu'il ordonna par paroles expresses de son testament, qu'on lui attachât des caleçons, quand il serait mort » 21. Et Montaigne d'ajouter plaisamment : « Il devait ajouter par codicille, que celui qui les lui monterait eût les yeux bandés ».

Confession personnelle de Montaigne à ce sujet, qui, dans la couche B, reconnaît être sujet à pareil travers : « Si ce n'est à une grande suasion de la nécessité ou de la volupté, je ne communie guère aux yeux de personne, les

membres et actions, que notre coutume ordonne être couvertes » 22. C'est alors qu'il ajoute, au sujet de Maximilien, le trait de pudibonderie *post mortem* que l'on vient de relever.

On voit donc, à propos d'un même sujet, une oscillation constante entre des positions contraires et difficilement conciliables. Montaigne doute et se moque volontiers de lui-même, aussi bien que des autres, fussent-ils célèbres ou occupant le premier rang de la société. D'emblée, la couche A contient quelques traits autobiographiques qui bientôt se multiplient, en tous sens, à toute occasion, et remettent en cause la sévérité du premier jet.

« ...OBJETS FAUX, QUAND LES VRAIS LUI DÉFAILLENT » (I, 4)

Le quatrième chapitre servira de conclusion provisoire à l'ensemble : « Comme l'âme décharge ses passions sur des objets faux, quand les vrais lui défont » 23. De cet alignement d'exemples on ne retiendra que quelques-uns. Ainsi « qui n'a vu mâcher et engloutir les cartes, se gorger d'une balle de dés, pour avoir où se venger de la perte de son argent 24 ? » Tout aussi absurde est le comportement de Xerxès faisant fouetter la mer de l'Hellespont, après la défaite de Salamine, la mettant aux fers et lui faisant dire mille vilénies 25. Quelle absurdité de prétendre « enforger » la mer, comme il le dit en son langage imagé, voire de la battre sur l'enclume !

Non moins ridicule est l'empereur Auguste faisant retirer après une tempête l'image du dieu Neptune des jeux du Cirque, ou s'écriant après le désastre de la forêt de Teutoburg : « Varus, rends-moi mes légions ! », ou bien, comme le dit Montaigne, « Varus, rends-moi mes soldats », tout en choquant, « de colère et de désespoir », sa tête contre la muraille 26. Varus était

bien mort, terrassé avec ses légions sous l'offensive des Germains d'Arminius.

La sentence de Montaigne est très critique, puisqu'il reproche aux auteurs de telles algarades leur outrecuidance, voire leur impiété : « Car ceux-là surpassent toute folie, d'autant que l'impie y est jointe, qui s'en adressent à Dieu même, ou à la fortune, comme si elle avait des oreilles sujettes à notre batterie » 27. Conclusion acerbe du chapitre : « Mais nous ne dirons jamais assez d'injures au dérèglement de notre esprit » 28.

Cet irrespect de Montaigne face aux grandeurs passées, y compris vis-à-vis de lui-même, quand le cas se présente, nous servira de chute. Cette chute est-elle relevée même par l'humour ? Sans aucun doute. Ou plus exactement retournée. Telle est la conclusion du chapitre. Les injures adressées au ciel ou à la nature se déportent ou se reportent sur le dérèglement de notre esprit. En parlant familièrement, elles nous retombent dessus, le plus littéralement du monde.

Autrement dit, si tous nos jugements se retournent à l'envi, par un nouveau tour d'ironie, qui est ici le dernier mot, ils peuvent à loisir rebondir, engendrant de nouveaux essais, cette suite diffuse, interminable, interminée, de propositions, tantôt graves et tantôt plaisantes, qui se renversent en elles, à défaut de constituer une fin définitive.

NOTES

- 01. Montaigne, *Les Essais*, I, 8, éd. P. Villey, Paris, PUF, 1965, p. 33. C'est à dessein que l'orthographe de Montaigne est modernisée.
- 02. Alain Legros, *Essais sur poutres. Peintures et inscriptions chez Montaigne*, Préface de Michael A. Screech, Paris, Klincksieck, 2000. Du même, *Montaigne en quatre-vingts jours*, Paris, Albin Michel, 2022.
- 03. Montaigne, *Essais*, I, 1, p. 7.
- 04. *Ibid.*, p. 8.
- 05. *Ibid.*, p. 8.
- 06. *Essais*, II, 11, « De la cruauté », p. 429.
- 07. *Essais*, I, 1, p. 9.
- 08. *Ibid.*, p. 9-10.
- 09. *Ibid.*, p. 10.

- 10. *Ibid.*, p. 10.
- 11. *Essais*, III, 6, « Des cochons », p. 910.
- 12. Isabelle Konstantinovic, *Montaigne et Plutarque*, Genève, Droz, 1989, p. 476. Référence est faite au traité *De la fortune ou vertu d'Alexandre*, f. 309 D-310 D, et à la *Vie d'Alexandre le Grand*, f. 482 BC.
- 13. *Essais*, I, 2, « De la tristesse », p. 11.
- 14. *Ibid.*, p. 11.
- 15. *Ibid.*, p. 11.
- 16. Au feuillet 3 verso
- 17. *Essais*, I, 2, p. 14.
- 18. *Essais*, I, 3, « Nos affections s'emportent au delà de nous », p. 16-17.
- 19. *Ibid.*, p. 18.
- 20. *Ibid.*, p. 18.
- 21. *Ibid.*, p. 19.
- 22. *Essais*, I, 4 : « Comme l'âme décharge ses passions sur des objets faux, quand les vrais lui défont », p. 22-24.
- 23. *Ibid.*, I, 4, p. 23.
- 24. *Ibid.*, I, 4, p. 23.
- 25. *Ibid.*, I, 4, p. 23.
- 26. *Ibid.*, I, 4, p. 23.
- 27. *Ibid.*
- 28. *Ibid.*, p. 24.



## L'OBJET PHÉNIX DANS LA CHAÎNE DES DISCOURS

—MYRIAM  
MARRACHE-  
GOURAUD

# L'OBJET PHÉNIX

Dans la semi-pénombre des premiers cabinets de curiosités, on voit reluire ici un œil de poisson, là les écailles d'un serpent géant, l'irisation d'une aile de colibri, l'éclat translucide des gemmes ou celui, plus mat, d'une mandragore chevelue. Extraits du sol, des eaux, tombés du ciel, ces artefacts, animaux ou plantes devenus objets de collection renaissent à eux-mêmes dans le nouvel univers domestique où ils sont installés. Sagement alignés derrière des vitrines, savamment disposés sur des étagères, suspendus au plafond et oscillant le long des murs, les *naturalia* côtoient des *artificialia* en des associations inédites où les confins se rejoignent et dialoguent en cet espace étrange.

Tout en étant encore serpent, gemme ou colibri, ils répondent tous au nom de « raretés ». L'objet — quoique parfois ordinaire dans son milieu d'origine — connaît, une fois intégré à une collection, une existence nouvelle par laquelle il renaît à lui-même, sous un statut dont nous prenons connaissance par le texte de la légende qui l'accompagne. L'espace muséal du cabinet de curiosités, avec ses appareillages bizarres, trouve à se dire et à être

décrit dans l'espace écrit des catalogues, où, plus encore que dans le musée, les objets se voient redéfinis en différentes renaissances scripturales. Je voudrais ici évoquer ces mues sémantiques, étranges et saisissantes, qui dérobent un objet à lui-même pour mieux le révéler, sous un jour réinventé, repensé par chaque collectionneur.

Car il est vrai que d'un texte à un autre, les connaissances et les expériences d'objets se complètent, se contredisent parfois de manière polémique, s'entortillent, s'étoffent, s'éclairent de nouveaux sens, au point que la compilation de ces différentes strates interprétatives constitue parfois la curiosité-même d'un objet. C'est alors à l'aune des multiples interprétations concurrentes dont il a été porteur que se mesure sa bizarrerie : à l'époque pionnière des cabinets de curiosités, il est autant question de collectionner des merveilles que d'en exposer les commentaires digressifs, les fables plus ou moins accréditées pour les rapporter au réel, dans une confrontation parfois haute en couleur. L'épopée discursive qui en résulte est hérissée de légendes

01, ponctuée de grandes batailles et de

belles controverses au cours desquelles les curieux croisent le fer, façonnent un monde mental où l'imaginaire n'est pas fâché avec la science, ni les savoirs avec l'art.

Ces curiosités ont effectivement en commun le fait que nul discours ne soit capable d'en épuiser l'étrangeté ; combien de regards faudra-t-il, combien de tentatives de descriptions et de représentations écrites devra-t-on tenter avant de rendre compte au mieux de l'énigme d'une singularité dont la particularité est justement de ne pas pouvoir se dire clairement ? Ce sont quelques-unes de ces représentations prismatiques qui retiendront ici notre attention, pour montrer en quoi elles procèdent d'appropriations savantes, culturelles, et pour certaines idéologiques.

#### LES CHEVEUX DE LA MANDRAGORE

Commençons ce vagabondage textuel en soulignant les relations parfois conflictuelles entre savoirs et croyances. Un même os gigantesque pourra être décrit tantôt comme un « os de géant » par ceux qui défendent l'idée que nos ancêtres étaient des géants, tantôt comme « côte de baleine » par d'autres qui réfutent la théorie des géants, ailleurs comme « vertèbre de dragon », par ceux qui s'emploient à prouver l'existence des dragons. Ces changements de termes n'ont rien d'accessoire, et ne doivent rien au hasard : ce sont autant de réinterprétations qui affectent profondément la représentation de l'os en question et qui révèlent l'état des connaissances, mais aussi la manière dont le rédacteur se situe parmi les différentes théories de son temps. Ils témoignent d'une concurrence épistémologique que l'observation légendée de l'objet tente de résoudre.

La corne de licorne s'inscrit de manière exemplaire de mouvement de *disputatio* initié par l'objet. Avant le XVIIe

siècle, les collectionneurs la nomment systématiquement « corne de licorne », suivant l'exemple fameux du Trésor de Saint-Denis, pour la France, ou des *Schatz- et Wunderkammern*, qui les exposent dans l'est de l'Europe. Or, dès qu'il est avéré que la corne est en réalité une « dent » et que l'animal qui la porte n'est pas un animal terrestre mais un poisson marin que les Groenlandais appellent un « narval », une question de nomenclature se pose. Faut-il désormais écrire « dent de narval » au lieu de « corne de licorne » ? Faut-il, en conséquence, déplacer le classement du catalogue, en énumérant cette pièce parmi les objets marins, et non plus au rang des créatures fabuleuses terrestres ? L'affaire est grave, et révolutionne considérablement la manière de penser l'objet, comme d'envisager sa place dans l'ordre du vivant. On observe alors, en dépit de l'avancée des connaissances, et de la preuve apportée par le professeur de médecine et collectionneur danois Ole Worm de l'origine marine de cette dent **02**, la persistance — on pourrait dire la résistance — du choix conservateur de l'appellation « corne de licorne », qui reste l'expression consacrée pour évoquer cet objet dans l'espace des collections : le mot est aussi précieux, semble-t-il, que la chose. Sa disparition équivaldrait à réduire le mythe de l'objet.

Certains discours, moins recroquevillés sur eux-mêmes, parviennent à s'adapter et engrangent les connaissances nouvelles tout en conservant les appellations anciennes porteuses de la rareté et du mystère des choses. Lorsque Claude du Molinet décrit la racine de mandragore qu'il possède dans le Cabinet de la bibliothèque Sainte-Geneviève, il persiste à la nommer « mandragore » tout en ironisant sur ce qu'il qualifie de « fabuleux », c'est-à-dire de fantaisiste, et d'indigne des savants :

Voici une racine assez fameuse et assez singulière, appelée Mandragore, qui a plus d'imposture que de vérité. On en fait voir des deux sexes, et peu s'en faut qu'on ne leur donne des enfans ; mais tout cela est controuvé et fait à plaisir. Il est vray seulement qu'il y a des racines que les Naturalistes appellent Mandragores, qu'ils en mettent de deux espèces, de mâles et de femelles ; mais de croire qu'elles ayent la figure d'un homme, qu'elles se forment sous les gibets de l'urine d'un pendu ; que celui qui les y fouille et les tire de terre, en meurt, et enfin qu'elles ayent les vertus qu'on leur attribué, tout cela est fabuleux **03**.

**Allant plus loin, il tente de démontrer que ces racines n'ont rien de naturel, mais qu'elles relèvent de l'artifice de faussaires, dont il dévoile les secrets en se fondant sur son spécimen, pour dire toute l'imposture de l'objet :**

Celle que nous avons dans nôtre Cabinet, et toutes les autres que j'aye vûës, sont artificielles ; ce sont des racines fourchuës qui se séparant en deux, donnent lieu de faire des jambes ; on leur fait ensuite des bras tels quels avec un couteau, ajoutant avec des chevilles des mains, et d'autres pièces qui y peuvent manquer, pour faire une chose qui ait quelque figure de l'homme ; et pour leur faire venir du poil aux endroits où l'on veut, on y met en dedans des grains de millet, et par après on enfouit cette racine en terre, où ces petits grains germent et poussent de grands filaments qui sont comme des cheveux. Voilà tout l'artifice et l'imposture de ces Mandragores **04**.

La recette révèle selon quelles opérations l'objet a changé de forme, et par là de statut : une vulgaire racine fourchue, correctement retravaillée au couteau, voit ses torsions se métamorphoser en bras et jambes, sa forme brute s'agrémenter de mains chevillées artificiellement... Un semis de millet offrira une feinte pilosité, nécessaire à la reconnaissance de l'humain, si bien que l'objet remanié dans sa matérialité gagne une nouvelle identité, une nouvelle valeur marchande, un nouveau rapport au monde et à l'imaginaire : elle est devenue « mandragore ». En pointant la supercherie, le texte fait reparaître la racine brute sous le semblant d'homme grossière-

ment taillé : Molinet mentionne un passé puis un présent de l'objet, tout comme il a exposé le passé des discours qui lui étaient attachés avant d'en venir à actualiser ces savoirs. Il dévoile ainsi la mystification pour l'exposer au grand jour dans un texte goguenard qui s'emploie à rétablir la vérité des choses, en rappelant ce qu'est vraiment cette racine de mandragore. L'objet exposé sur la gravure est et n'est pas une Mandragore...

#### LA CHAÎNE ET LE COLLIER D'HISTOIRES

Les aspérités des objets exotiques, autrement dit « pérégrins » et voyageurs, selon la définition donnée par Rabelais **05**, portent d'autres problématiques favorisant la renaissance d'un objet à lui-même.

Une telle renaissance peut tout d'abord passer par une phase d'effacement, comme pour un phénix qui ne saurait renaître que de ses propres cendres. Les objets venus des Amériques arrivent en effet parfois sans explication, sans qu'on sache à quoi ils servent ni quelle était leur origine géographique exacte. Leur mutisme est d'autant plus fort qu'ils sont faits de matériaux étranges non travaillés en Europe, comme le coton, les plumes, l'écorce de bouleau pour faire des canots. Il faut donc leur inventer une histoire qui dira leur intérêt et explicitera leur rareté. Cette mise en récit tient lieu de mise en valeur. Ainsi, John Bargrave, chanoine de la cathédrale de Canterbury, avoue ne rien savoir du statut premier d'un objet tissé de piquants de porc-épic : est-ce une ceinture ? Une écharpe ? Autre chose ? Le texte qui en rend compte énumère des possibles sans trancher. Cette identité première est irrémédiablement perdue. La seule chose que l'on sache, c'est que l'objet vient d'Amérique du Nord, et qu'il est confectionné avec les parties d'un animal bien étrange :



(58) Une cravate, étole ou ceinture, et une petite paire de guêtres curieusement confectionnés par les habitants du nord-ouest — qu'il y ait ou non un passage du nord-ouest — de l'Amérique, dans les Indes Occidentales, faits de piquants de porc-épic avec une manière exquise. En Italie, il y a des boucheries spécialisées dans le gibier, dans lesquels sont suspendus chaque semaine, pour la vente, de ces porc-épic. Mais nous, étrangers, n'avons pas beaucoup apprécié cette viande 06.

**En revanche, l'objet renaît de cette espèce de silence lorsque le collectionneur anglais explique ce qu'il représente pour lui. C'est un cadeau très particulier, passé de mains en mains, et qui prend sens comme tel dans l'espace de la collection :**

La cravate, etc., avec divers autres objets, me furent envoyés par un certain M. Tymothy Couley, maintenant marchand à Londres, en signe de gratitude, car il avait été l'un des 162 esclaves que j'avais rachetés à Alger, quand j'y étais allé en 1662 sur ordre du roi Charles II avec la somme de 10 000 livres pour rançon 07.

**Il est évident, cependant, que son précédent possesseur européen, le marchand londonien Tymothy Couley, ne l'aurait pas décrit ainsi, et qu'il aurait donné un autre sens à cet objet, sans parler de son premier possesseur amérindien, qui de son côté ne l'aurait pas considéré comme une rareté. À présent, son intérêt n'est plus d'être amérindien, mais de faire le pont entre Londres et Alger ! Tous ses sens antérieurs sont désormais enfouis, perdus dans le passage d'un espace à l'autre ; l'objet en est dépouillé comme d'une mue inutile.**

**Dans d'autres cas, il n'est pas nécessaire de se priver des sens antérieurs, bien au contraire, car ceux-ci participent à l'épaisseur de la représentation, laquelle agrège des strates de discours. La chaîne du prisonnier, qui accompagne l'ornement aux piquants de porc-épic, est de cette sorte :**

De toutes les chaînes des esclaves rachetés, je n'ai gardé que celles de cet homme, que j'ai encore

chez moi, et que j'ai l'intention de faire fixer sur ma tombe *in memoriam* 08.

**Cette chaîne, dont le statut premier était celui d'une entrave signifiant l'oppression, passe à un statut second lorsqu'elle est brisée, et qu'elle représente au contraire la liberté recouvrée. Mais lorsqu'elle est ensuite conservée par le libérateur qu'est Bargrave, elle est la marque de la réussite de sa mission de libération des esclaves à Alger : il en fait un objet de mémoire qu'il destine à orner sa tombe. Toutefois, la chaîne n'aurait pas autant d'intérêt sans les maillons étroitement liés de son discours. Si elle acquiert ainsi un nouveau sens aux yeux du collectionneur, c'est uniquement par la prise en considération mémorielle de tous les autres sens sédimentés qui s'y rapportent, et non plus, contrairement à la ceinture, par l'effacement de son statut premier de chaîne de prisonnier. L'objet traverse des situations et ressort plus riche de son parcours aventureux.**

**Ailleurs, c'est la pure puissance imaginative de la liste et de ses contiguités construites qui confère à un ensemble d'artefacts exotiques disparates une cohérence unifiante pouvant aller jusqu'au grandiose le plus épique. Léonard Bernon, collectionneur de La Rochelle, parvient ainsi en 1670 à animer dans son catalogue un ensemble de pièces comprenant hamac, kayak, pipe, armes et chaussures amérindiennes. Il a en effet l'idée de les associer en prétendant que le tout appartenait à un « Général des Sauvages » comme le dit l'annonce dès la page de titre : « Avec des raretés servant à la personne d'un Général des Sauvages 09 ».**

**Le catalogue de Bernon s'était fait un principe, depuis le début, d'associer grandeur et sauvagerie pour impressionner son lecteur. Par exemple, il s'efforce de mettre en valeur certains oiseaux par l'entrée en scène de personnages**

**de Sauvages : un « Oiseau fort beau nommé le Pescheur, lequel les Sauvages apprivoisent pour pescher le Saumon et autres poissons ». L'étonnante série de « Mouches des Indes » bourdonne avec insistance aux oreilles du lecteur ses origines lointaines, grâce à une saturation de formulations redondantes :**

La grande Mouche des Indes appelez *Musqua Brasiliensis*.  
Deux grandes Mouches des Indes fort cornuës.  
Six autres Mouches des Isles de l'Amérique fort grosses  
Diverses autres sortes de Mouches et de cerfs vollans venans des Indes 10.

**L'ensemble construit, ligne après ligne, un éloge de la distance. Tout ce qui en provient est grand, gros et fort. Peut-être même redoutable : les mouches, bien inoffensives ici, portent là-bas de fortes cornes ! Quand le catalogue en vient enfin à évoquer les raretés du général, elles se succèdent comme si le lecteur pénétrait dans l'intimité du personnage :**

Le Lict où couchoit le grand General des Sauvages.  
Un Triomphe de dents des Chrestiens tuez en guerre, et des ennemis qu'il a mangés.  
Des Raquettes avec lesquelles il marche dessus la neige.  
Ses Souliers, ou Escarpins.  
Un Bateau couvert de peau de Poisson, qui a seize pieds de long.  
Sa Pipe où il prenoit du Tabac, faite d'une pierre de Marbre, fort curieuse.  
Ses Cuilleres avec quoy il mangeoit sa soupe.  
Sa Gibeciere qu'il portoit allant à la chasse.  
Sa Boutelle, où il mettoit sa poudre, couverte des dessus d'une Tortüe.  
Sa Massuë, faite de bois de Jacques-Landa.  
Son Carquois avec ses Flèches 11. (p. 13)

**L'insistance sur les possessifs est purement fictive, puisque le lot d'objets comprend des raquettes à neige d'Amérique du nord et des « arcs du Brésil » qui ne sauraient se rapporter au même possesseur premier. Mais en incarnant ainsi ces pièces, et en les disposant comme**

**pour décrire la journée de l'Amérindien avec des actions successives (dormir, manger sa soupe [sic], partir à la chasse, fumer), l'auteur rend sa fiction vraisemblable.**

**En effet, en 1670 à La Rochelle, ces objets de la culture amérindienne comportent leur part de « déjà-vu » : tous les curieux en possèdent. Imaginer le titre suprême de Général, et faire ainsi intervenir un possesseur fameux provoque la renaissance de l'objet, qui cesse d'être une simple cuillère pour devenir celle d'un être redoutable, un Sauvage d'exception parmi les Sauvages... Le texte nous dit en substance « ceci n'est pas une pipe » (n'est pas une *vulgaire* pipe). Il ne faut pas croire ce que l'on voit, mais ce que l'on nous dit, si l'on veut apprécier la curiosité. *Res legenda est.***

**En utilisant une dénomination militaire (« Général »), Bernon donne en outre l'idée d'un butin pris à la suite d'un combat, ce qui place l'Européen dans une position dominante. Or, cette domination symbolique est d'autant plus importante que pour impressionner son lecteur, l'auteur figure *a contrario* les Européens en vaincus, et les « Sauvages » en vainqueurs. Achéons donc ce parcours d'objets ordinaires devenus extraordinaires avec deux colliers des plus cruels, « Un Triomphe de dents des Chrestiens tuez en guerre, et des ennemis qu'il a mangés », et « Deux Licous de ceux qu'ils mettoient au cou des pauvres Chrestiens prisonniers ».**

**Le premier est un collier réalisé avec les dents des ennemis. Thomas Platter, voyageur de Bâle, est frappé par un tel objet lorsqu'il visite le cabinet du médecin Laurent Joubert à Montpellier, en 1596 ; ce collier d'os (variante des dents) a une valeur ornementale chez les cannibales dont il évoque les exploits : « quelques petits os, attachés avec un fil de coton, et que les Américains ou anthropophages enlèvent aux hom-**

mes qu'ils mangent, pour les suspendre ensuite au cou ou à la cuisse en guise de parure. On m'en fit cadeau de quelques-uns que j'envoyai à Bâle 12 ». Presque un siècle plus tard, Bernon fait renaître le mythe de l'anthropophage, mais au lieu de « collier », il dit « triomphe » (au sens de trophée), se faisant l'écho du sens de l'objet dans les sociétés dont il provient. Il insiste en outre, notons-le bien, sur l'identité des ennemis, en les nommant « Chrestiens », plaçant délibérément l'objet au cœur d'un conflit culturel et armé 13. Ainsi, ce que le texte fait voir spécifiquement, c'est l'origine des dents. Qu'elles soient humaines ne fait pas de doute pour le rédacteur, mais ce qui l'intéresse plus encore est qu'elles soient des dents de chrétiens, c'est-à-dire des dents européennes. L'objet n'est plus seulement un objet du Nouveau Monde comme la cuiller ou la raquette à neige. C'est un objet dans lequel l'Européen voit des Européens vaincus. De même, le licou qui arrive en fin de liste figure l'asservissement, autre type de collier, cette fois porté au cou des « pauvres Chrestiens prisonniers ». L'adjectif insiste nettement sur le caractère pitoyable des victimes qui, bien qu'invisibles sur l'objet placé dans le cabinet de curiosités, y ont inscrit leur présence rémanente, que le texte fait renaître, fantomatique et effrayante, en présentant la chose comme une cruelle relique.

Que dire, qu'écrire d'un objet dont on ne sait rien, ou dont on pense que tout a été dit par d'autres ? La difficulté, et peut-être l'avantage, pour un collectionneur, tient au fait que les curiosités sont souvent orphelines de leur contexte perdu quand elles parviennent jusqu'au seuil du cabinet de curiosités. Il faut révéler leur incongruité par l'invention d'une histoire, ou par le démenti d'une légende, opération de réécriture qui tend vers le dévoilement ou l'ensauvagement,

quitte à modifier profondément et durablement le statut de l'objet pour mieux sidérer le lecteur. Les objets deviennent alors des palimpsestes, à l'image du codex mexicain du marquis Cospi à Bologne, d'abord appelé « livre chinois », puis rebaptisé « livre mexicain » : la « peau de tigre » de la couverture est alors grattée pour corriger l'adjectif — lequel laisse encore apparaître le mot « chinois », mal effacé, comme si le livre était finalement de Chine et du Mexique. L'objet reste mixte, puisqu'il garde sur sa peau la trace de ses deux identités successives, étapes de deux renaissances qui ont fait de lui un objet d'exception.

Le texte de curiosité se fait ainsi caméléonesque, au sens où il prend les couleurs des savoirs de son temps pour s'en faire le miroir, tout en attrapant, avec sa langue, les mouches qui passent, ces histoires dont le bruit le nourrit et le fait vrombir à son tour de légendes bizarres, avalées par la tradition.

#### NOTES

- 01. Le mot est pris au double sens d'histoire fameuse partagée par une communauté, et d'étiquette informative placée, dans le musée ou le livre, sous l'image ou l'objet. Voir sur ce point notre étude *La légende des objets. Le cabinet de curiosités réfléchi par son catalogue (Europe, XVIe-XVIIe siècles)*, Genève, Droz, 2020.
- 02. Voir sur ce point notre étude « Du nouveau sur la licorne. Le rôle des cabinets de curiosités dans l'avancée des savoirs », dans *Natural History in Early Modern France. The Poetics of an Epistemic Genre*, dir. Raphaële Garrod et Paul J. Smith, Leiden, Brill, « Intersections », 2018, p. 88-119.
- 03. Claude du Molinet, *Le Cabinet de la Bibliothèque Sainte-Geneviève*, Paris, A. Dezallier, 1692, p. 211.
- 04. Ibid., p. 211-212.
- 05. François Rabelais, *Quart Livre* (1552), chapitre II. Première attestation du mot « exotique » dans la langue française.
- 06. John Bargrave, *Catalogue of Dr. Bargrave's Museum*, 1676, transcrit dans John Bargrave, *Pope Alexander the Seventh and the College of Cardinals, with a catalogue of Dr. Bargrave's Museum*, éd. James Craigie Robertson, Westminster, Nichols and Sons, 1867, p. 113-140.
- 07. « (58). Item, a cravat, a shass or girdle, and a small pair of gaiters of curious work, by the inhabitants of the north-west (whether passage or no passage) of America, in the West Indies, made of porcupine quills

very artificially. In Italy there are butchers' shops particularly for venison, in which shops are every week hanged up store of these porcupines; but we foreigners did not much approve of the meat. The cravat, &c., with divers other things, were sent me by one Mr. Tymothy Couley, now a marchant in London, by way of gratuity, he being one of the 162 slaves that I redeemed from Argeers, when I went thither by King Charles 2 commission and 10,000lb of hierarchical money, 1662, for that purpose. » (p. 136-137).

- 08. « Amongst the chains of the redeemed I kept only this man's, which I have now by me, and intend to have it hanged up over my grave in memorandum. » (*Ibid.*).
- 09. Leonard Bernon, *Recueil des pieces curieuses apportées des Indes, d'Égypte et d'Ethiopie, qui se trouvent dans le Cabinet de Leonard Bernon, sieur de Bernonville, à La Rochelle*, Paris, Jacques le Gentil, 1670.
- 10. Ibid., p. 5.
- 11. Ibid., p. 13.
- 12. *Félix et Thomas Platter à Montpellier, 1595-1599*, Montpellier, Camille Coulet, 1892, p. 288-292.
- 13. Ce n'était pas le cas pour un objet comparable chez Samuel Veyrel, apothicaire de Saintes : « collier confectionné par les Américains avec les nombreuses dents des ennemis vaincus » (« Torquis, ab Americanis ex multis dentibus hostium devictorum confectus » : *Indice du cabinet de Samuel Veyrel*, Bordeaux, Pierre de la Court, 1635). Voir aussi la version plus neutre donnée par Paul Contant dans *L'Exagoge mirabilium*, index de son cabinet, en 1628 : « Les Indiens américains ayant vaincu et surpassé leurs ennemis, confectionnerent des colliers avec leurs dents, et plus ils en ont, plus ils en tirent de gloire, ce qui les fait élire de préférence aux autres pour être admis à diriger les batailles » (« Indi Americani victis et superatis hostibus conficiunt Torques ex eorum dentibus et quo plures debellaverunt majorem inde gloriam captant, et prae caeteris ad res bellicas gerendas, eliguntur et admittuntur ») : *Jardin, et cabinet poétique*, éd. M. Marrache-Gouraud et P. Martin, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004.





## POUR UNE RENAISSANCE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

—PHILIPPE  
CHIAMBARETTA

Les Champs-Élysées sont universels. Nous en avons tous une image mentale, plus ou moins légendaire, mais sous la carte postale se dévoile un territoire d'une extraordinaire richesse, concentrant nombre d'enjeux contemporains, ce qui le rend idéal pour expérimenter une recomposition de nos espaces urbains sous l'angle de la « ville-métabolisme ». L'approche conceptuelle de la ville-métabolisme inspire en effet de nouvelles pratiques, pensées pour répondre au défi de l'Anthropocène, car si l'idée d'une nouvelle ère révèle le rôle prépondérant de l'humain, elle met également la ville au cœur des défis de demain. Les conséquences dramatiques de cet Urbanocène **01**, notamment l'épuisement des ressources de notre planète, se jouent en effet en ville. Les mégalo-poles concentrent l'essentiel de la pollution, des prélèvements naturels et des rejets de déchets. Notre enjeu commun est le contrôle de l'impact environnemental du tissu urbain pour maîtriser l'empreinte écologique de l'humanité. En ce sens, le cadre conceptuel de la ville-métabolisme tente de remédier aux conséquences de

l'urbanisation globale de la planète, la part urbaine de l'humanité, déjà majoritaire aujourd'hui, devant se porter à 68 % en 2050 **02**. De par leur dimension emblématique, mais aussi leur lien intime avec la modernité, les Champs-Élysées forment un territoire qui a vocation à devenir un lieu d'expérimentation symbolique et pratique de cet impératif de durabilité urbaine.

Depuis juin 2018, notre agence, PCA-STREAM, mène une réflexion sur les façons de réenchanter les Champs-Élysées, initialement à l'invitation du Comité Champs-Élysées. De septembre 2018 à avril 2019, nous avons exploré l'histoire de cette avenue, qui nous a révélé d'incroyables secrets, nous convainquant définitivement de l'importance de sa renaissance. Notre vision, présentée au Petit Palais en avril 2019, a ensuite fait l'objet d'un travail d'approfondissement, avec le concours et le soutien d'acteurs engagés dans les réflexions sur la ville de demain. Le Pavillon de l'Arsenal (Centre d'Urbanisme et d'Architecture de Paris) a exposé le fruit de ce travail entre janvier et septembre 2020, à l'invitation de la Ville de Paris.

Cette vision ne constituait pas un projet au sens strict, car elle s'affranchissait de certaines contraintes et ne proposait pas de dessin abouti. Mais en contrepoint du récit historique de ce lieu unique au monde, elle formait une perspective pour lier le cadre local et spécifique des Champs-Élysées aux enjeux plus larges de la mondialité urbaine contemporaine. Un nouveau travail s'engage aujourd'hui pour développer une étude de faisabilité détaillée des différentes propositions de la vision développée ci-après, avec l'objectif d'offrir des clés à la Ville pour engager une phase opérationnelle.

### GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UN SYMBOLE

Les Champs-Élysées, qui incarnent depuis 350 ans les grands épisodes de l'histoire de France, sont porteurs d'une charge symbolique universelle. Lorsque Le Nôtre prolonge l'axe du jardin des Tuileries au-delà des murailles qui ceinturent Paris, à travers champs et vergers, il matérialise la vision de son contemporain René Descartes, qui invitait l'homme, dans le *Discours de la méthode* (1637), à « se rendre comme maître et possesseur de la nature ». Cette dimension philosophique originelle associe durablement l'avenue des Champs-Élysées à l'avènement des temps modernes, au point que nous pouvons y voir un « kilomètre zéro » de la modernité occidentale.

Longtemps réservés à la promenade et aux flâneries des Parisiens, les Champs-Élysées deviennent sous le Second Empire le lieu d'expérimentation des innovations urbaines et des Expositions universelles célébrant les progrès des sciences et des techniques : le Palais de l'Industrie en 1855, puis les Grand et Petit Palais en 1900. Les premiers salons de l'automobile et les premières salles de cinéma attirent le Tout-Paris sur les Champs-Élysées. L'avenue se bâtit à la gloire des puissants, rois, empereurs et

présidents, qui n'auront de cesse de laisser leur trace sur cet axe, tout comme les entreprises privées, qui feront appel à des architectes de renom pour la marquer de leur empreinte. Le quartier des Champs-Élysées devient ainsi au cours du XXe siècle le Quartier Central des Affaires d'un Paris en pleine expansion. L'ensemble de ces superlatifs entretient la légende de « la plus belle avenue au monde ».

Pourtant, après avoir incarné l'élégance française et les avant-gardes intellectuelles jusqu'à la fin des années 1960, tout en conservant une dimension populaire, les Champs-Élysées ont progressivement perdu leur attrait pour les Parisiens, jusqu'à faire l'objet d'un véritable désamour. 68 % des 100 000 visiteurs quotidiens de l'avenue sont des touristes, et seulement 5 % des promeneurs parisiens. C'est que l'avenue concentre toutes les nuisances de ce qui était hier considéré comme progrès: sur-traffic automobile, surtourisme, surconsommation, surminéralisation de la ville. En cinquante ans, les Champs-Élysées sont devenus l'un de ces hyper-lieux planétaires identifiés par Michel Lussault **03**, une hyperbole cristallisant la quintessence des tensions de la mondialité urbaine contemporaine. Lieu de paradoxes, les jardins, à l'ombre des lumières et de l'extrême densité de l'avenue haute, s'avèrent un hyper-vide de 24 hectares en plein cœur de Paris, encerclé et lacéré par le trafic automobile, totalement méconnu des Parisiens.

### UNE ICÔNE LOCALE AU SERVICE D'ENJEUX GLOBAUX

La crise environnementale, le réchauffement climatique et l'extinction de la biodiversité, conséquences de l'activité humaine au cours des trois derniers siècles, font désormais partie des préoccupations de tous, tout comme

l'accroissement des inégalités qui les accompagnent. La grande accélération démographique et l'urbanisation massive menée par l'espèce humaine à compter des années 1950 nous ont projetés dans l'ère nouvelle de l'Anthropocène. L'humain a déréglé l'équilibre d'une nature qu'il entendait dominer, et c'est à présent dans les villes, qui concentrent 80 % des émissions de CO2 sur 2 % de la surface terrestre, que doit s'accomplir la renaissance écologique. L'avenue et ses quartiers, qui réunissent local et global, épaisseur historique et dimension écosystémique, forment l'un de ces territoires qu'il faut prendre à bras-le-corps pour embrasser la problématique de l'Anthropocène et s'adapter au nouveau régime climatique.

L'évènement mondial des Jeux Olympiques et Paralympiques de 2024, dont l'organisation a été remportée par la Ville de Paris avec l'engagement d'en faire un laboratoire d'innovation pour une ville soutenable, est l'occasion d'amorcer cette ambitieuse transformation pour une renaissance des Champs-Élysées à l'horizon 2030. Celle-ci se doit d'être véritablement exemplaire, pour que l'avenue incarne un territoire d'expérimentation de la ville durable, désirable et inclusive. Durable, pour diviser radicalement son bilan carbone et restaurer les écosystèmes naturels. Inclusive, pour y accueillir un large public, jeunes, familles et minorités, dans une mixité qui fait l'essence et l'attrait des villes. Désirable, pour réduire les nuisances urbaines et favoriser le bien-être.

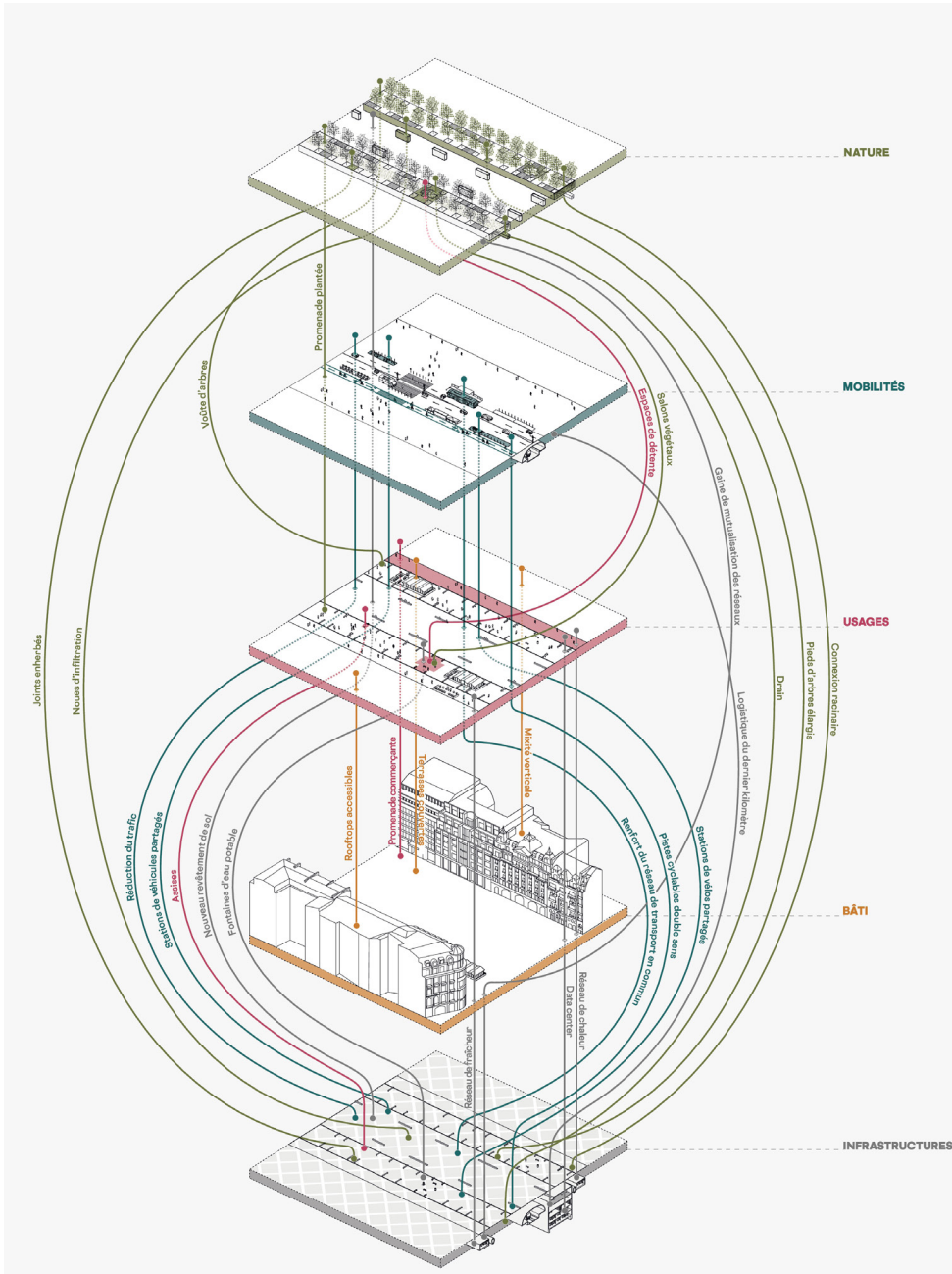
### LA VILLE MÉTABOLISME, CADRE CONCEPTUEL DE LA RENAISSANCE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Pour imaginer cette renaissance, nous nous sommes appuyés sur la notion de ville-métabolisme, développée au fil de deux ouvrages transdisciplinaires édités

par notre laboratoire, STREAM, (*Habiter l'Anthropocène*, PCA éditions, 2014, et *Les Paradoxes du vivant*, PCA éditions, 2017), qui constitue le support conceptuel de notre vision **04**. Elle invite à considérer la ville comme un écosystème complexe et vivant d'interrelations. Philosophiquement, la condition anthropocène a mis en évidence la nécessité de repenser les dichotomies héritées de la modernité (nature/culture, sujet/objet...), qui se traduisaient dans la production de la ville par une vision machinique du fait urbain et des pratiques en silo de responsabilités et de secteurs d'action. Si la ville est historiquement née d'une division des fonctions avec son environnement, avec lequel elle entretenait un système complexe de liens d'interdépendance, le mouvement moderne a accentué la rupture avec une vision écosystémique en séparant plus radicalement encore les fonctions urbaines dans un idéal d'optimisation mécanique. Nous avons hérité du XXe siècle cette ville isolant espaces, fonctions et flux, livrée au tout automobile, une ville carbonée que nous savons désormais vouée à l'échec.

La ville-métabolisme née de l'Anthropocène est le passage d'une vision mécanique du monde à une approche centrée sur la complexité du vivant. Elle prend acte que le vivant construit un nouveau paradigme dans la pensée contemporaine. Les Champs-Élysées, qui concentrent les maux d'une ville moderne et carbonée, dont ils étaient un symbole, doivent ainsi prendre une nouvelle dimension iconique pour s'adapter à ce changement de paradigme.

La ville-métabolisme dépasse l'approche métabolique classique au seul sens d'une comptabilisation des flux de mobilités ou des flux matériels et énergétiques, intrants et sortants, d'une part en raison des capacités inédites de mesure permises par les capteurs et



© PCA-STREAM

la data, mais également parce qu'elle s'inscrit dans une approche systémique incluant du vivant et une dimension sensible. La ville-métabolisme réactive l'approche urbanistique par couches selon de nouvelles reliances **05** : concrètement, la conception et l'ingénierie urbaines doivent dépasser les spécialisations disciplinaires et favoriser des approches holistiques, les plus à même de saisir la complexité des phénomènes urbains. Sur les Champs-Élysées, à partir d'une analyse thématique de l'avenue et de son quartier selon cette approche métabolique par couches — nature, infrastructure, mobilités, usages, bâti — chacune étant examinée sous ses aspects historiques, techniques et symboliques, différents scénarios peuvent être construits pour définir les modalités des nouveaux équilibres qui pourront s'y déployer pour accroître sa durabilité, son inclusivité et sa désirabilité. L'analyse de l'ensemble de ces couches se fait de manière systémique, selon leur reliances et non plus selon la logique analytique réductionniste moderne, notamment grâce au rôle de synthèse et de coordination de la data, utilisée comme outil et non comme une fin en soi.

### LES OUTILS DE LA VILLE-MÉTABOLISME

L'approche métabolique de la ville inspire des outils urbains dynamiques, capables de s'adapter à l'évolution de situations complexes. Le premier est la prise en compte d'une échelle globale, aucun bâtiment ou territoire n'étant plus isolé, en anticipant les boucles d'interactions et de rétroactions à tous les niveaux et le dépassement d'une culture de la production urbaine basée sur la séparation des expertises, des pouvoirs et des acteurs. L'approche promeut ainsi des modes de production plus ouverts, transversaux et réflexifs, impliquant des équipes de conception transdisciplinaires et favorisant

de nouveaux modes de production partagés, notamment entre le public et le privé. Elle encourage une ville plus mixte, seule façon de la rendre véritablement vivante, et le développement de capacités de mutabilité formelles répondant à l'explosion des logiques monofonctionnelles. Le bâti et l'équipement urbain sont conçus en incluant une part de non-détermination, pour permettre la mixité d'usage à court terme et la réversibilité à long terme. Des dynamiques temporelles et des systèmes d'équipements temporaires sont également mobilisés pour optimiser l'utilisation de l'espace public. Au centre de la démarche, le recours aux nouvelles technologies et à la data outille la compréhension des enjeux, l'optimisation de l'impact carbone des dispositifs et l'avènement des nouvelles mobilités par l'analyse des flux. Associées à la mise en place de logiques de préfiguration, d'expérimentation et de test, elles stimulent la participation citoyenne et permettent de s'adapter aux rétroactions possibles et d'étaler dans le temps la mise en place des dispositifs urbains. Enfin, le recours à des programmations événementielles dynamise le projet et sensibilise le public aux évolutions en cours.

### DU CADRE CONCEPTUEL À LA VISION CONCRÈTE

Pour nos réflexions sur les Champs-Élysées, le cadre opérationnel est défini par cinq strates urbaines — vivant, infrastructures, mobilités, bâti, usages — et leurs interactions. En découlent les interventions sur le métabolisme urbain au regard des objectifs que nous assignons à la transformation de la ville : plus durable, plus désirable, plus inclusive. Ces trois objectifs « macro » se décomposent de sous objectifs mesurables par des indicateurs quantitatifs et qualitatifs.

Au regard du diagnostic et de nos

objectifs, notre vision repose sur trois stratégies prioritaires. Tout d'abord, accompagner la transition des mobilités pour réduire massivement les nuisances liées à l'automobile individuelle. Le trafic automobile dans Paris connaît depuis 2002 une baisse moyenne de 4 % par an, qui devrait s'accroître sous l'effet de l'évolution des usages, des technologies et des politiques publiques. Les simulations démontrent que le trafic sur les Champs-Élysées pourrait dès aujourd'hui se satisfaire d'une chaussée à deux fois deux voies libérant un espace considérable pour la promenade piétonne et les nouvelles mobilités. Un scénario d'autant plus réaliste en 2025 et 2030 que la baisse du trafic devrait aller en s'accroissant. La mise en place d'un revêtement de sol silencieux et l'électrification du parc automobile conduisent dès 2030 à une réduction drastique des nuisances sonores, de la pollution aux particules fines et des émissions de CO<sub>2</sub>. La transformation des parkings sous-terrain pourrait aussi permettre de réduire les nuisances liées à la logistique dans une gestion durable du dernier kilomètre. La piétonnisation de la place de la Concorde et la suppression de la rampe du tunnel sur le cours-la-Reine rétablirait la promenade d'origine entre les jardins des Champs-Élysées, les Tuileries et la Seine. La suppression, enfin, de tout véhicule à l'intérieur et le long des jardins sur le cours-la-Reine, rendrait à ces 24 hectares leur calme et leur charme perdus.

Le second axe stratégique consiste en un renforcement écosystémique du territoire. Remettant en cause les dichotomies nature/culture, l'Anthropocène a engendré une redéfinition de notre rapport au vivant, qu'un auteur comme Guillaume Logé voit comme l'avènement d'une « Renaissance sauvage » (*Stream 05, Nouvelles intelligences*, PCA éditions, 2021), et qui

pousse à ce que la nature occupe une place plus centrale et plus intimement liée au tissu urbain. Il s'agit d'accomplir une révolution philosophique et scientifique dans notre compréhension du vivant, qui doit être repensé dans une continuité écosystémique avec l'homme, la nature pouvant notamment devenir une composante active des infrastructures de la ville, agissant en alliée active et non plus en simple décor. Elle peut se substituer partiellement à des infrastructures coûteuses et polluantes, et nos aménagements urbains doivent composer avec elle.

Nous souhaitons ainsi retrouver une perméabilité des sols partout où cela est possible par la création de salons végétaux, de noues d'infiltration, de trottoirs laissant par endroits s'infiltrer l'eau. Dans cette vision, la création de bassins de rétention dans les anciens fossés de la place de la Concorde permet de filtrer et stocker les eaux pluviales. Les arbres de l'avenue sont libérés de leur taille géométrique au profit d'une libre expansion de leur surface foliaire et de leur système racinaire ; des salons végétaux sont plantés de strates couvrantes et arbustives, tandis que les jardins sont enrichis de nouvelles plantations aux tailles variées. Avec l'augmentation des surfaces végétalisées et la révision de la palette des essences pour assurer leur adaptation au réchauffement climatique, l'écosystème vivant des Champs-Élysées délivre à nouveau les services écosystémiques qu'il n'était plus en mesure de produire : purification de l'air par absorption de CO<sub>2</sub>, fixation des poussières, augmentation de l'infiltration des eaux de pluie, production de fraîcheur par évapotranspiration et augmentation des zones ombragées, qui limitent les effets d'îlots de chaleur, reconstitution d'habitats au profit de la biodiversité... Cette approche globale permet enfin de rétablir des continuités écologiques, par



© PCA-STREAM



© PCA-STREAM

exemple sur les Champs-Élysées avec le lien entre les jardins, la Seine ou en direction du bois de Boulogne, qui participent à une plus grande capacité de circulation du vivant et une amélioration globale de la biodiversité.

Nous imaginons en parallèle une réinvention des usages sur ce territoire. La renaissance de l'avenue ne pourra s'opérer si la totalité des expériences offertes est soumise à de seuls impératifs économiques. Si la forte pression foncière sur le haut de l'avenue semble inéluctablement pousser les propriétaires à louer les rez-de-chaussée aux grandes marques internationales, une concertation entre puissance publique et acteurs privés pourrait favoriser une programmation plus inclusive et variée dans les étages des immeubles et la profondeur du quartier : rooftops ouverts au public, offres plus sociales et solidaires dans l'épaisseur du territoire, enrichissement et mise en réseau de la qualité de l'offre alimentaire et culturelle, etc. Mais c'est surtout par une programmation innovante, créative et non-commerciale, jouant sur la synergie et l'engagement des talents et des institutions déjà présents, que nous croyons

au réenchâtement possible des jardins des Champs-Élysées.

Les jardins des Champs-Élysées offrent un cadre idyllique pour accueillir de nouveaux usages autour de quatre thèmes : une offre de restauration responsable, abordable et inclusive dans de nouveaux kiosques confiés à des chefs talentueux ; une programmation événementielle culturelle et scientifique coordonnée sur l'ensemble des jardins, tout au long de l'année, par les acteurs institutionnels du territoire et de nouveaux partenaires ; des parcours de sport et de santé ; une offre innovante et gratuite de jeux pour les enfants. Loin de l'intensité du haut de l'avenue, dans la continuité du jardin des Tuileries et en liaison avec le port des Champs-Élysées, les jardins sont à réinventer par des installations temporaires et réversibles, conçues et réalisées dans le respect de leur caractère patrimonial.

Une programmation globale, innovante et coordonnée permettrait de transformer les jardins en l'une des destinations les plus prisées de la capitale, comme ils le furent pendant près de trois siècles. En contrepoint de l'intensité commerciale du haut de



© PCA-STREAM

l'avenue, ils pourraient offrir un voyage entre l'histoire et l'expérimentation d'un futur meilleur. La culture et l'art ont toujours participé à l'histoire de ces jardins. Les Petit et Grand Palais continuent d'attirer un public très nombreux qui ignore pourtant la présence des 24 hectares d'espaces verts qui l'entourent. L'ambition est de faire sortir l'art et la science hors les murs en s'appuyant sur des programmations temporaires dans les jardins associant le vivant à la création.

Sans fétichisation, fantasme ni solutionnisme technologique, notre vision considère enfin les données comme un outil d'unification des actions de notre vision. Les capacités de collecte, de stockage et d'analyse des données, utilisées dans le respect des droits de chacun et avec la réflexivité critique nécessaire, constituent une avancée technologique majeure pour l'aménagement urbain du XXIe siècle. L'infrastructure numérique de la vision, envisagée comme un outil de régulation du métabolisme urbain, permet d'adopter une approche systémique de ce territoire et des actions conduites pour sa transformation. Elle est en-

visagée comme un outil permettant de dépasser l'approche classique en silo des différentes couches urbaines. Les capteurs installés et les données collectées doivent permettre un monitoring et une représentation précise des flux : transports, alimentation et évacuation des eaux pluviales, information... dans un souci de régulation fine, d'économie, de confort et de monitoring de la santé globale de l'écosystème urbain.

#### LA VILLE MÉTABOLISME COMME INTELLIGENCE COLLECTIVE

Pour donner corps à une vision de la ville intégrant la complexité des écosystèmes urbains contemporains, PCA-STREAM propose une démarche collective autour d'une équipe large et pluridisciplinaire d'experts venant de tous les secteurs. L'histoire et le diagnostic actuel des Champs-Élysées permettent d'établir le lien symbolique unique qui relie son destin à l'évolution urbaine occidentale. La dégradation depuis les années 1970 des conditions de l'avenue reflète la déstabilisation globale des écosystèmes. Notre vision d'une renaissance des Champs-Élysées



© PCA-STREAM



© PCA-STREAM



© PCA-STREAM

en 2030 invite à réunir les recherches et les moyens de tous les acteurs publics et privés pour faire de ce territoire un laboratoire d'excellence pour des villes plus durables, plus désirables et plus inclusives.

L'élaboration de cette vision a été l'occasion de confronter le point de vue d'un très grand nombre d'acteurs publics et privés, experts et décideurs, de faire apparaître des consensus, de dégager un agenda partagé. Via une plateforme de consultation en ligne, nous avons également donné la parole aux Parisiens, qui ont précisé leurs attentes, afin de consolider notre vision dans un esprit de co-construction. Un dialogue entre la puissance publique et les acteurs privés est maintenant en train de s'établir pour créer des modalités de coproduction innovantes. Ce projet et le plan de mise en œuvre qui l'accompagnera ont pour ambition d'être développés à l'horizon 2030, avec des dispositifs de préfiguration pour l'échéance des Jeux Olympiques. La transformation des Champs-Élysées au cours de la prochaine décennie nous semble pouvoir réconcilier les Parisiens avec cette partie de leur ville, tout en apportant une contribution significative à l'effort mondial en faveur de la compréhension et de la maîtrise des systèmes urbains.

La ville-métabolisme n'est pas une réponse monolithique, idéologique, mais une approche complexe et variable, qui nécessite de conjuguer du prototypage, des itérations et doit savoir évoluer avec le contexte. À ce prix, elle permet d'offrir une alternative au tout technologique stérile de la "smart city" promue par les grands groupes numériques, mais aussi aux impasses de la décroissance ou aux visions fantasmagiques du naturel. La ville-métabolisme répond aux enjeux urbains contemporains en s'appuyant sur une prise de conscience mais aussi par de nouvelles technologies et pratiques,

en articulation avec une transformation de notre rapport au vivant plaidant pour un fort retour de la nature en ville. Développée et testée sur le territoire iconique des Champs-Élysées, selon une vision de la production de la ville s'appuyant sur nos ressources, notre histoire et nos savoir-faire, elle offre un panel d'alternatives métaboliques à l'hégémonie de la smart city, incarnant un démonstrateur de l'excellence française pour la ville renaissante de demain.

#### NOTES

- 01. Terme proposé par Geoffrey West pour qualifier une ère géologique déterminée par l'action de l'espèce humaine via le processus d'urbanisation massif et mondial dans son ouvrage : West, G. (2017). *Scale. The universal laws of growth, innovation, sustainability, and the pace of life in organisms, cities, economies, and companies*. New York : Penguin Press.
- 02. Les Nations Unies, «68% of the world population projected to live in urban areas by 2050, says UN », UN.org, 16 mai 2018.
- 03. Michel Lussault, *Hyper-lieux. Les nouvelles géographies politiques de la mondialisation*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2017, 307 p., ISBN : 978-2-02-132250-7.
- 04. Renforcée par nos échanges avec le laboratoire GERPHAU, qui conduit des recherches en sciences humaines et sociales sur les pratiques architecturales pour la publication de l'ouvrage *Synergies Urbaines*. (Chiambaretta, P. (2018). « Dynamiques synergiques des métabolismes urbains », dans D'Arienzo, R et Younés, C (2018), *Synergies urbaines : pour un métabolisme collectif des villes*. Genève : Métis Presses, 141-157.)
- 05. Edgar Morin fait de la pensée complexe le sujet central de son œuvre maîtresse *La Méthode* (Morin, E. 1977-2004). *La Méthode*. Paris : Le Seuil.) invoquant la notion de « relliance » pour caractériser le besoin de relier ce que la connaissance avait séparé, compartimenté et classé en disciplines ou écoles de pensée.



—ARNAUD YBERT

## NOTRE-DAME DE PARIS, D'UNE RENAISSANCE À L'AUTRE

# — FLUC TUAT NEC MERGI TUR

On l'ignore souvent mais les désobligeantes remarques d'un Rabelais ou d'un Pétrarque sur les temps obscurs qui précédaient le leur, durant lesquels la langue de Cicéron avait été oubliée et le bon goût mis à mal, relèvent du parti pris historique. Le Moyen Âge, cet âge intermédiaire, moyen, ce bas ventre de l'histoire du monde séparant deux périodes glorieuses a en réalité connu ses propres renaissances. La première, à l'époque carolingienne, est surtout le fait d'un petit groupe de lettrés formant la cour de Charlemagne et de ses descendants directs. Elle nous a laissé des superbes manuscrits enluminés de l'œuvre de Térence, des pages resplendissantes du pourpre des empereurs romains dans des compositions rigoureusement symétriques rappelant l'ordre majestueux de l'antique et rédigés avec une graphie d'une remarquable netteté : la minuscule caroline.

Mais les reflets dorés des lumières du palais ne peuvent occulter les réalités d'une économie fondée sur la rapine et les conversions forcées, les difficultés de l'empereur à tenir Rome — la bourgade dont le pape est le chef — et

le fait qu'en matière d'œuvres d'art et de rêves capitolins, Charlemagne est un empereur souvent contraint aux remplois tant les matières premières méditerranéennes parviennent mal dans son territoire. Les routes de la *pax romana* ne sont plus que chemins caillouteux et la cité a cédé le pas au monastère dans l'administration du territoire. Avant d'avoir « la barbe fleurie », Charlemagne a d'abord les pieds crottés.

Le terrible incendie du 15 avril 2019, durant lequel les Français et une partie du monde, sidérés, ont vu partir en fumée la charpente et la flèche et s'effondrer deux voûtes de Notre-Dame de Paris, a tristement mis en lumière une deuxième renaissance médiévale, celle de la construction de la cathédrale : la renaissance du XII<sup>e</sup> siècle.

Elle est d'une toute autre ampleur que la première, ses caractéristiques entretiennent de curieux parallèles avec notre époque. L'Occident, libéré des menaces extérieures, renoue alors avec l'économie de production que facilite l'optimum climatique. La croissance démographique entraîne de nombreux défrichements, tant est si bien que la

forêt, le champ pétrolifère du Moyen Age, peine à alimenter les chantiers de construction en troncs d'arbres de grandes dimensions. Ces bois de plus en plus habités — anthropisés si l'on peut dire — et leur division rigoureuse en taillis et futées n'ont déjà plus grand-chose de naturel.

La ville renaît au XIIe siècle, elle redevient le lieu d'échanges, le centre économique et administratif dont dépend la campagne environnante. Les remparts augustéens restent souvent trop grands pour ces jeunes cités mais le temps est alors venu de se libérer du carcan des murailles érigées au Bas-Empire, face à ce que l'on désignait alors comme la menace barbare. De ci, de là, les vieilles courtines sont mises à bas et laissent respirer les monuments publics et les nouveaux quartiers. La trame urbaine tourne alors le dos à l'*insula*, les nouveaux commerçants voulant avoir pignon sur rue, le parcellaire se lanière et donne sa physionomie actuelle aux vieilles villes françaises qui ont échappé à la destruction du dernier conflit mondial. Les échanges économiques à grande distance s'intensifient et le Wall Street ou la City de l'époque s'appellent Lagny ou Provins et se situent à une vingtaine de kilomètres de Paris.

Cette dernière est de toutes les localités celle qui connaît le destin le plus remarquable. Territoire de quelques villages gaulois, petite cité romaine, la ville n'est au début du XIIe siècle qu'un de ces lieux de passage où le roi réside de temps en temps et d'autres semblent plus brillantes comme Laon, Orléans, Chartres ou même Sens, lesquelles forment de nos jours une ceinture de préfectures de province au charme un peu désuet, cimetière plus que tremplin du haut-fonctionnaire qui s'y égare par le hasard des affectations.

Paris, quant à elle, se transforme profondément alors, s'accroît, et devi-

ent au milieu du XIIIe siècle, la première ville d'Occident, capitale du roi, siège des reliques de la Passion, écrin de la plus grande université d'Europe : la Sorbonne. Presque tous ses quartiers célèbres existent alors : la rive droite de la Seine est devenue la ville marchande organisée autour de ses nombreuses paroisses dont le verrou à l'ouest est le château du Louvre, face à lui s'élève sur l'autre rive la grande abbaye de Saint-Germain-des-Prés et le quartier latin, qui couvre la montagne Sainte-Geneviève où les étudiants, déjà turbulents, défendent fièrement les droits et prérogatives de leurs corporations. Au milieu, l'île de la cité, la ville sacrée, se partage entre la demeure du roi et Notre-Dame dont l'essentiel de la construction entre 1160 et 1260 symbolise précisément cette période d'intense croissance. Cette organisation rigoureuse de la ville, rien ne la résume mieux que la cathédrale, car sa mise en chantier correspond à un plan plus vaste d'urbanisme. S'il faut agrandir les berges au sud et gagner sur le fleuve pour ménager une surface suffisante à l'église et au nouveau palais épiscopal, il faut surtout libérer en vis-à-vis de la nouvelle façade un espace intensément bâti pour y tracer une rue reliant le pont à l'édifice et qui offrira au fidèle cheminant vers les deux tours, un face à face sans échappatoire visuelle avec les sculptures qui y sont représentées regroupées au sein d'un programme iconographique pensé par les chanoines qui sont parmi les plus grands intellectuels de l'époque. Paris attire alors les esprits de l'Europe entière et les réseaux puissants qui à Rome occupent le devant de la scène lors du très important concile de Latran IV en 1215 sont constitués d'hommes — le pape notamment — s'y étant rencontrés durant leurs études.

Mais prospérité ne signifie pas renaissance, elle n'en est que l'écrin. Les

œuvres latines sont alors intensément étudiées sur la rive gauche ; la philosophie et les doctrines regroupées par les historiens en autant de « ismes » animent les débats des lettrés. Le monde, jadis tout peccamineux, la nature surtout, sont regardés désormais avec bienveillance et intérêt à la lumière d'Aristote. Les édifices se couvrent d'une végétation de pierre représentée au naturel, le sculpteur retrouvant ainsi quelque peu les gestes du Créateur. Il y a bien sûr des esprits réactionnaires, quelle époque n'en connaît pas ? Un Bernard de Clairvaux, figure tutélaire des cisterciens, enjoint notamment les écolâtres à « quitter Babylone ». Ces aigres éruptions ne doivent pas cacher les réalités qui se jouent alors et Paris est bien un lieu de renaissance des lettres et des arts. En témoignent les exemplaires de Vitruve dont Alberti, le grand architecte du *quattrocento*, recommandait la lecture, qui s'y comptent par dizaines dès le milieu du XIIe siècle.

Pourtant, Notre-Dame de Paris ne ressemble en rien à un temple romain, pas plus que les palais florentins du XVe siècle à ceux des patriciens antiques. C'est que, comme l'écrivait Jacques Le Goff : « renaître, ce n'est pas retourner, c'est repartir ».

La maxime du grand historien décrivant la situation médiévale offre d'évidentes ressemblances avec la nôtre et autant de sujets de réflexion pour le chantier de restauration en cours de la cathédrale. Evacuons d'abord les évidences thermodynamiques : un incendie et les modifications qu'il impose au bâti sont, par définition, des transformations irréversibles, il convient donc de faire le deuil d'un état de l'édifice qui n'est plus et ne pourra plus être. Cette précision énoncée, il est tout à fait possible techniquement de réaliser un double de l'ancienne cathédrale : les recherches géologiques menées patiem-

ment depuis plus d'un siècle ont permis de connaître les carrières de pierre, l'exode rural a favorisé la croissance de la forêt française qui n'a jamais été aussi fournie depuis des siècles et offre des chênes d'une merveilleuse qualité. Le plomb de l'ancienne toiture peut encore être trouvé mais son emploi en couverture soulève nombre de questions écologiques relatives à la protection des eaux et des ressources halieutiques. L'origine du plomb médiéval est aujourd'hui inconnue faute de textes et du fait même que ce métal malléable et aisément fusible peut être facilement réemployé sur le temps long. C'est d'ailleurs l'un des objectifs des recherches scientifiques d'unir archéologues, physiciens et chimistes pour déterminer les signatures du plomb récolté après l'incendie, réussir à en dater l'usage, afin que la cathédrale puisse servir de référentiel pour caractériser les quelques siècles de pollution liée à l'activité humaine de manière à rendre à chaque période son triste dû. Notre-Dame avait, à cet égard, déjà servi de livre environnemental. La découverte fortuite en 1977 des têtes des statues de rois ornant la façade avant leur décapitation durant la Révolution Française avait permis de découvrir et d'analyser une couche noire sur leur épiderme. Celle-ci, résultant d'un encrassement antérieur à leur destruction, avait révélé que la qualité de l'air parisien s'était lentement mais considérablement dégradée entre le XVe et le XVIIIe siècle. Le Paris des Lumières était en fait tout obscurci d'une âcre fumée provenant des milliers de cheminées des habitants d'alors.

A cet approvisionnement aisé en matériaux traditionnels, il faut ajouter que, depuis les premières bombes de 1914, les services des monuments historiques ont développé une véritable expertise dans le sauvetage des grandes cathédrales. Les artisans, tailleurs,

charpentiers et autres compagnons du bâtiment, forment une main d'œuvre largement qualifiée. Toutes les données techniques sont donc réunies pour construire un ouvrage maçonné atteignant 30 m sous voûte. Mais restaurer un édifice vieux de huit siècles en espérant le faire résister aussi longtemps c'est, au-delà des contingences purement matérielles, questionner son rapport au passé, sa perception de l'avenir et la place que l'on veut laisser dans l'histoire.

Ces questions, les diverses générations de bâtisseurs s'en sont emparées : ceux des années 1160 décidant de reprendre un plan d'édifice proche de celui de la cathédrale paléochrétienne, ceux du début du XIIIe siècle continuant patiemment un projet vieux de cinquante ans devenu archaïque, les trois générations suivantes décidant au contraire d'opter pour la plus pure modernité. Elles ont été, bien sûr, plus ou moins consciemment abordées aux XVIIIe et XIXe siècles lors des premières grandes restaurations. On remarquera, au passage, que la période ayant le plus piétinement contribué à Notre-Dame est bien celle dite de la Renaissance, une expertise de 1526 décrit même l'état catastrophique de la cathédrale et les travaux urgents à y mener qui ne seront finalement réalisés que deux cents ans plus tard.

Rien de nouveau donc sous le soleil mais ces questions revêtent désormais une épineuse complexité. A travers la réponse, l'objectif initial du président de la république était en effet de restaurer un symbole et c'est là que le problème devient quasi insoluble.

Comme le rappelle son étymologie, le terme symbole renvoie à une pratique de la Grèce ancienne où un objet de peu de prix, un tessou de céramique, était divisé sommairement par deux personnes pour matérialiser un accord

ou une relation les liant. Un symbole doit donc rendre tangible une réalité supérieure qui, immatérielle, paraît évanescence. Les temps antérieurs ont ainsi signifié par Notre-Dame, tour à tour, le peuple chrétien, la royauté inspirée ou la nation, autant de concepts devenus obsolètes ou du moins contestés. Quelle réalité supérieure Notre-Dame doit-elle aujourd'hui incarner ? On répondra derechef : l'unité du pays et sa république à la manière de l'hymne et du drapeau. Mais la question suivante surgira alors irrémédiablement : un pays viscéralement attaché à la laïcité et à la séparation de l'Eglise et de l'Etat peut-il se doter comme insigne d'un édifice religieux ? Une part de la population a déjà répondu par voie de presse par la négative.

Une solution commune consiste à exalter, dans une histoire dense, une période ou une figure au détriment des autres. Mais laquelle choisir ? Les saints formant l'exception non la majorité, chaque personnage a sa part ténébreuse. En insistant sur le beau XIIIe siècle on exaltera aussi le temps des croisades et la montée de l'antisémitisme, en portant au pinacle les apports de Louis XIV ou le sacre de Napoléon, on portera aussi les rêves bellicistes, les misères du peuple et les politiques esclavagistes. Dans une société qui, aux dires de tous les commentateurs, se segmente de plus en plus en diverses communautés, il est bien difficile de satisfaire tout le monde.

Reste une image d'Epinal susceptible de convenir, celle du dictionnaire de l'architecture d'Eugène Emmanuel Viollet-le-Duc, le grand restaurateur de la cathédrale dans les années 1850. On y voit deviser l'artisan, le chevalier et le prêtre, oubliant leurs divisions et conjuguant leurs efforts pour ériger un monument de hardiesse. Il s'agirait alors de mettre ses pas dans ceux des bâtis-

La renaissance des maîtres du XIIe siècle est tombée dans les oubliettes de l'histoire, la postérité est une maîtresse injuste : pour renaître à ses yeux, il faut commencer par s'aimer.

#### ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

Site internet de l'association des scientifiques eu service de la restauration de Notre-Dame de Paris et notamment les pages suivantes :

- <https://www.scientifiquesnotre-dame.org/l-environnement-et-notre-dame>
- <https://www.scientifiquesnotre-dame.org/notre-dame-dans-l-histoire>
- <https://www.scientifiquesnotre-dame.org/la-restauration-dans-l-histoire#1>

seurs de l'ombre dont le nom s'est perdu mais dont l'œuvre est pérenne, d'entrer dans la légion des humbles qui se sont élevés plus haut que leur vie. Une telle démarche sous-entend évidemment d'écarter l'individuel au profit du collectif. Elle exclut « le geste architectural » contemporain qu'Emmanuel Macron appelait de ses vœux quelques jours après l'incendie car celui-ci reste nécessairement lié à la personnalité d'un artiste. Il a donc été choisi de restaurer l'édifice « à l'identique » c'est-à-dire dans son état pré-incendie. Cette décision s'imposait au regard des chartes internationales de Venise ou d'Athènes pour les maçonneries intérieures de l'édifice visibles par le public et simplement altérées par le sinistre. Elle s'imposait moins dans le cas de la charpente entièrement détruite et moins encore pour la flèche du XIXe siècle qui remplaçait celle du XIIIe déjà abattue à la Révolution. Notre époque n'était pas plus illégitime que les précédentes à laisser sa marque. Si le choix politique est une profession de modestie, on ne pourra qu'en louer la sagesse mais l'on ne peut éluder qu'il puisse s'agir d'un aveu d'échec à demi-mot.

L'incendie de Notre-Dame a remis sur le devant de la scène la renaissance du XIIe siècle au détriment de celle du XVIe. Pourquoi l'avait-elle donc quitté ? Certainement par manque de fierté. Alors que les découvertes l'époque médiévale sont aussi nombreuses que fondamentales, les intellectuels d'alors n'ont jamais revendiqué le progrès comme valeur cardinale et se déconsidéraient. Ils regardaient en arrière, rêvaient à un âge d'or révolu et attribuaient l'autorité à toute chose dès lors qu'elle était ancienne. « Nous sommes des nains sur des épaules de géants » écrivait, par exemple, Bernard de Chartres, grand théologien des années 1100.

## RENAISSANCE : CELLE DE L'HISTOIRE ET DU PATRIMOINE

La brûlante question historique autant que contemporaine de la « Renaissance » s'était déjà posée à moi le 2 mai 2019, lorsque, pour le cinquième centenaire de la mort de Léonard de Vinci, François Bonneau, le président de la région Centre Val de Loire — ma région de cœur, celle où je vis également — m'avait désigné comme ambassadeur de la région pour porter cet anniversaire, notamment devant les présidents français et italien réunis au Clos-Lucé où le génial inventeur avait vécu. Un anniversaire pour lequel la région connue pour ses châteaux de la Loire a voulu associer tous les acteurs culturels, à commencer par les responsables des sites patrimoniaux, considérant à juste titre que ces célébrations devraient mettre en lumière les richesses artistiques et patrimoniales de la région. Ce fut une formidable aventure collective de réfléchir ensemble sur le sens de cette nouvelle Renaissance pour continuer, sur les traces de Léonard de Vinci, à innover, créer, inventer. Il nous semblait alors important de célébrer ce génie universel de Léonard de Vinci autant que cette Renaissance qui mit l'être humain au cœur de la société dans une nouvelle aspiration humaniste, lorsque

## —STÉPHANE BERN

les dogmes établis furent sévèrement remis en question. Et comment ne pas établir de parallèle entre la Renaissance et notre époque, période de bouleversements et de mutations, d'espérances et de craintes face à un monde qui se transforme et se réinvente ? Si Léonard est le parfait esprit de ce temps singulier que fut la Renaissance, alors que la connaissance ouvre de nouvelles voies en bousculant les théories anciennes, c'est parce qu'il invite à s'affranchir des barrières de la pensée et à dépasser les frontières ou les cadres établis, afin d'être libre de voyager d'une discipline à l'autre. Il crée des passerelles et des ponts entre les activités humaines en arguant que les idées, elles, circulent librement. Il réfute la thèse de deux mondes, l'un visible et l'autre invisible, faisant la démonstration d'un monde changeant dont il faut observer patiemment les mouvements et peut-être changer l'angle de vue, la valeur focale pour tout explorer et tout comprendre.

C'est la raison pour laquelle il faut s'interroger ensemble sur le sens d'une nouvelle Renaissance. Il ne sert à rien d'enfermer l'Histoire dans un carcan passéiste, ni laisser les thuriféraires

s'abandonner à une douce mais vaine nostalgie, il est plus utile de faire de notre histoire commune le socle sur lequel peut se construire notre avenir, en n'oubliant rien du passé. Ce serait trahir l'œuvre de Léonard de Vinci si nous ne profitons de cet anniversaire pour rappeler combien nous devons inscrire les relations culturelles en Europe dans la lignée de telles personnalités universelles, unies par la science et par l'esprit de découverte, symboles de l'humanisme et de la mobilité des talents sur notre continent. Tel est l'élan qui a animé les acteurs culturels, patrimoniaux, touristiques, associatifs, universitaires ou économiques de la région Centre Val de Loire pour que cet anniversaire léonardien soit une véritable invitation à dessiner une nouvelle Renaissance au profit des citoyens et de leurs aspirations légitimes. Tous ont à cœur de s'inscrire dans la démarche de Léonard de Vinci, celle de la transmission des savoirs aux jeunes générations. Car comme disait Léonard de Vinci qui nous inspire aujourd'hui, « savoir écouter, c'est posséder outre le sien, le cerveau des autres ».

Assurément, nous devons profiter de cette célébration anniversaire pour réfléchir au message que porte aujourd'hui encore Léonard de Vinci. Car célébrer sa gloire ne suffit pas, il faut s'efforcer de comprendre ce qu'il nous dit de notre époque car, comme l'écrivait Paul Valéry, « quand il crée, Léonard consulte en lui quelque chose d'éternellement actuel ».

Il nous invite d'abord à une renaissance de l'esprit critique dans l'apprentissage rigoureux de l'Histoire, loin de ceux qui veulent soit la falsifier, soit la récupérer à leur seul profit. Depuis plus de dix ans, avec mon émission « Secrets d'Histoire », je me suis efforcé de donner libre antenne aux différents historiens, les plus pointus

dans leur domaine, pour dessiner les portraits des grands personnages qui ont écrit quelques pages glorieuses ou tragiques de notre passé. Parce que je crois sincèrement que la renaissance de l'apprentissage de l'Histoire, pour la rendre accessible au plus grand nombre, passe aussi, mais pas seulement, par l'étude des hautes figures qui l'ont incarnée, de cette galerie des illustres qui fait tant horreur aux déboulonneurs de statues. Chaque personnage historique a sa part d'ombre et de lumière, mais faut-il pour autant, dans un autodafé circonstanciel, les effacer de nos mémoires et cracher sur leurs tombes ? Si rien ne peut justifier ces crimes et délits que sont le racisme, l'esclavagisme ou le colonialisme, faut-il pour autant juger le passé au tribunal des valeurs du présent, sans recontextualiser les époques anciennes et resituer les faits dans les courants de pensée et les mœurs d'antan ? C'est une grave erreur de croire que l'on construit l'avenir en détruisant les statues du passé. Vouloir juger les vivants pour les crimes des morts constitue une forme terrifiante de révisionnisme historique. Ce n'est pas en déboulonnant les statues que l'on réussira à se débarrasser de ce qui nous gêne dans notre mémoire collective, ce n'est pas en effaçant les noms des « héros » du passé que nous rassemblerons une nation divisée. Bien au contraire. Cela revient à mettre la poussière sous le tapis, à occulter les pages les plus sombres de notre Histoire... nous condamnant ainsi à les revivre un jour !

Déboulonner des statues, les vandaliser, les marteler, les décapiter ou les renverser, débaptiser des rues, des lycées ou des places, jeter l'anathème sur ceux que hier nous avons portés aux nues, découper les pages embarrassantes du passé, rayer, barrer et biffer ce qui nous choque aujourd'hui, c'est une facilité trompeuse. On cède à

l'émotion d'un moment, sans réellement procéder à un examen approfondi et dépassionné des événements du passé. Ces actes délictuels ne peuvent que semer la discorde et la désunion. On ne lutte pas contre la haine en l'effaçant d'un trait, en expurgant nos manuels scolaires, mais au contraire en expliquant. La seule réponse efficace c'est l'enseignement de l'Histoire, sans rien taire de ce qui froisse ou déplaît. Encore faudrait-il se garder de tout anachronisme en regardant l'Histoire à l'aune de nos émotions — souvent légitimes — d'aujourd'hui, mais en remettant les faits dans leur contexte historique, avec un recul et une distanciation nécessaires. Il vaut mieux instruire que détruire. Transmettre l'Histoire plutôt que l'effacer et l'ignorer.

J'observe depuis quelques années la renaissance d'un goût pour l'Histoire — comme si le public voulait combler des lacunes dans l'enseignement prodigué ! — qui se traduit par une consommation plus grande de biographies ou tout simplement de magazines d'Histoire forcément vulgarisateurs mais ô combien nécessaires. Cette renaissance du goût pour l'Histoire a quelque chose de salutaire car « un peuple qui oublie son passé n'a pas d'avenir » disait Winston Churchill.

L'archiduc Otto de Habsbourg, fils et héritier du dernier empereur d'Autriche-Hongrie, m'avait dit un jour « quand les langues se taisent, parce que l'on n'apprend plus, les pierres parlent encore ». Indissociable de cette renaissance de l'Histoire, il y a celle du patrimoine qui témoigne de notre passé millénaire, qui porte les traces et le souvenir des événements lointains pour en conserver la mémoire. C'est la raison pour laquelle je me suis toujours investi dans la sauvegarde et la défense du patrimoine français pour que la mémoire ne disparaisse pas et que nous ne puissions faire table rase du passé pour ne laisser

qu'un champ de ruines. A travers la mission patrimoine que m'a confiée en 2017 le président de la République Emmanuel Macron, j'ai pu activement participer à la restauration des monuments en péril, d'abord en identifiant les sites menacés grâce à une plateforme participative [www.missionbern.fr](http://www.missionbern.fr), puis en créant un Loto Patrimoine avec la Française des Jeux qui reverse la part de l'Etat sur les jeux d'argent à la Fondation du Patrimoine, cheville ouvrière de cette action de sauvegarde. Ainsi, en plus de quatre ans, nous avons mobilisé plus de 135 millions d'euros et sauvés quelque 350 monuments sur les 629 qui ont été sélectionnés sur la base de critères objectifs (état de péril, impact sur le territoire, maturité du plan de financement et validité du projet de valorisation). Partout en France, des échafaudages ont été érigés pour entreprendre les travaux d'urgence, avec un impact considérable dans les villages ruraux où parfois le patrimoine religieux en péril est la seule richesse culturelle... En volant au secours du patrimoine archéologique, castoral, religieux, vernaculaire, mais aussi les maisons d'illustres, le patrimoine du XXème siècle, le patrimoine industriel et ouvrier, nous avons atteint plusieurs objectifs : sortir les communes rurales du sentiment d'abandon qu'incarne un monument en ruines, participer à la dynamisation économique des territoires, fédérer les énergies locales, recréer de la convivialité inter-générationnelle autour d'un projet collectif, et favoriser les chantiers de restauration du patrimoine mis à mal par la pandémie du Covid-19. Non seulement l'espoir renaît, mais, au-delà de la restauration des monuments, c'est une renaissance d'un amour des Français pour leur patrimoine. Certes l'intérêt ne s'est jamais démenti pour le patrimoine monumental dont la cathédrale Notre-Dame de Paris est l'un des symboles et dont chacun suit les

étapes de la renaissance, avec Versailles, Chambord, Fontainebleau ou le Mont Saint-Michel, mais il faut souligner la prise de conscience de l'importance du patrimoine dont nous sommes tous collectivement et individuellement dépositaires. Et cette nouvelle Renaissance n'est pas anodine, elle s'inscrit dans un élan léonardien de préserver l'héritage du passé pour le transmettre aux générations futures, comme un passage de relais pour construire un avenir plus solide.



## POURQUOI JE CROIS À UNE RENAISSANCE EUROPÉENNE

Stéphane Séjourné

« Ne parlez pas d'Europe, vous êtes morts ! », telles étaient les injonctions des grands experts de sondages lors de la campagne présidentielle de 2017. Pourtant ce fut le candidat le plus fièrement pro-européen qui gagna.

« Les élections européennes, ça n'intéresse personne ! » tel était le mantra général en 2019. La réalité c'est que leur participation a bondi de 10 points partout en Europe et que les eurodéputés ont été mieux élus que les députés nationaux en France en termes de nombre de voix. C'est après ce scrutin que je fis mon entrée au Parlement européen, d'abord comme chef des députés macronistes puis comme Président du groupe Renew Europe, la 3ème grande force politique européenne.

« L'Europe n'est pas au rendez-vous des attentes des citoyens », telle était la rengaine pendant la crise du Covid-19. Après un léger retard à l'allumage, l'Europe s'est assurée de notre approvisionnement en vaccins, du maintien de la libre-circulation, du lancement d'un plan de relance financé par un emprunt commun. Oui, l'Europe avance toujours par crises, mais cette fois-ci, pas d'attentisme, les institutions ont agi vite.

En moins de 5 ans, j'ai donc été confronté à trois reprises au discours traditionnel d'une fatigue de l'Europe. Et à trois reprises, le déroulé des événements a démontré qu'il n'était pas justifié.

Je l'explique par deux faits qui échappent souvent aux commentateurs quant à la manière dont les citoyens appréhendent l'Europe.

**PREMIER FAIT — Les Européens sont plus attachés à l'Europe qu'on ne le croit.** Le Brexit a été un rappel salutaire qu'il faisait très froid en dehors de l'Union. Enquête après enquête, les partisans de l'intégration européenne restent majoritaires dans tous les Etats membres. Le sentiment d'appartenance à l'Europe tend même à augmenter. Mais, il est vrai, l'enthousiasme est contenu. L'intégration européenne est un sujet moins porteur et clivant qu'avant Maastricht. C'est peut-être même une bonne nouvelle. L'Europe a tenu sa promesse originelle : la paix et le marché commun. En d'autres termes, l'idée européenne en tant que telle est moins mobilisatrice car elle représente un acquis pour une majorité de la population. Cela comporte des risques bien sûr, mais cela est aussi un signe rassurant que le projet des pères fondateurs a fonctionné: il est impensable pour des centaines de millions d'Européens de retourner à un monde pré-européen.

**DEUXIÈME FAIT — Les citoyens ont intégré une donnée fondamentale : on ne fait plus l'Europe pour l'Europe.** Loin de la quête d'un « super Etat européen », l'Europe a pour mission désormais de répondre à des défis de politiques publiques précis. La question n'est plus tant oui ou non à l'Europe, mais quelle Europe voulons-nous et pourquoi. Au départ, les politiques publiques européennes étaient un moyen de réaliser la paix par l'interdépendance des économies et des sociétés. Si on a mutualisé le charbon et l'acier dans les années 1950, ce n'était pas tant pour les besoins en approvisionnement que pour créer des solidarités de fait qui rendent toute guerre entre la France et l'Allemagne impossible. Quand on a fait l'Euro dans les années 1990, l'unité monétaire n'était qu'un moyen

de faire l'unité politique en empêchant la domination d'une monnaie européenne nationale sur les autres. Désormais, peu de politiques publiques ont pour but ultime l'unité européenne. Pacte vert, salaires minimums européens, régulations du numérique, c'est plutôt l'unité européenne qui est au service de nouveaux objectifs de politiques publiques : la décarbonisation, l'équité sociale ou les droits numériques. C'est une révolution copernicienne dans la manière de faire de la politique en Europe. J'y vois l'avènement d'un pragmatisme nouveau tourné vers les besoins des citoyens et qui nous sort des débats institutionnels entre fédéralistes et souverainistes.

Ces deux constats m'ont forgé une solide conviction, celle que notre continent, grâce aux institutions communautaires, mais pas que, peut et doit vivre une Renaissance européenne.

La période historique de la Renaissance est en effet un bon repère pour notre époque contemporaine. Lors de deux siècles de foisonnement intellectuel, notre continent a fait émerger un nouveau modèle de société, tourné vers l'individu, le progrès et la raison en puisant dans ses racines historiques gréco-romaines.

Je crois que c'est exactement notre mission actuelle : créer un nouveau modèle de société européen, appelé à s'exporter, en prélevant dans les fondements du projet européen. L'Europe a imposé la paix par les solidarités, la loi et son rayonnement. L'Europe peut imposer une société plus verte, plus juste, plus démocratique et plus maître de son destin par les solidarités, la loi et son rayonnement. Ce même esprit d'audace de nos pères et mères fondateurs doit à nouveau nous servir de boussole. Notre amour, et de la liberté, et de l'égalité, doivent nous guider dans notre capacité à trouver les nouveaux équilibres réglementaires, économiques et sociaux qui garantiront le renouveau de notre continent. C'est d'autant plus criant quand on regarde point par point les grands chantiers législatifs de la mandature actuelle du Parlement européen, que j'ai l'honneur de porter au nom du groupe Renew Europe.

**LE PACTE VERT.** Dans une relative indifférence, l'Europe a choisi de répondre au changement climatique par une transformation radicale mais progressive de son appareil de production. En 2050, l'Europe devra être neutre en carbone. Concrètement, le législateur européen travaille à sortir notre société du tout-fossile. Ma génération aura connu ainsi la fin des moteurs thermiques. C'est une révolution à bas bruit, par la loi et l'opérationnel, mais une révolution tout de même.

**LA REGULATION DES GÉANTS DU NUMÉRIQUE.** Elle était le syndrome d'une perte de pouvoir de nos institutions et de notre droit. Les GAFAs imposent leurs règles sur l'univers numérique bafouant la libre concurrence, la propriété intellectuelle et les droits du consommateur — trois fondements de l'économie sociale de marché. Avec les nouvelles législations européennes — le DSA (Digital Services Act) et le DMA (Digital Markets Act), les institutions démocratiquement élues par les européens (gouvernements nationaux comme institutions européennes) reprennent le contrôle. C'est la fin du far west.

**L'EUROPE SOCIALE.** Elle était la réponse classique depuis des décennies des pro-européens qui voyaient bien les effets parfois néfastes du marché commun. Le dumping social, les délocalisations, la concurrence des travailleurs ont terni l'image de l'intégration européenne. Depuis quelques années, l'Europe s'actualise en réformant des dispositions très techniques et très sectorielles comme sur les travailleurs détachés ou les transporteurs routiers. Mais elle va aussi plus loin en créant les cadres minimums de protection sociale dans tous les pays : avec un salaire minimum décent obligatoire et un nouveau régime de protection pour les travailleurs.

**LES SUJETS SOCIÉTAUX.** A l'heure où la jeunesse européenne pousse sans regarder en arrière pour une réactualisation de nos sociétés sur les discriminations, les violences structurelles et les droits des femmes et des minorités, l'Europe peut sembler absente. Jusqu'ici, elle n'avait pas de mandat,

ni même de compétences. Là aussi, nous avançons à pas de géant, l'Europe vise des congés maternité et paternité harmonisés vers le haut, davantage de femmes dans les conseils d'administration, de faire des crimes homophobes et racistes un crime au niveau européen. Sur ces sujets, on ne peut jamais se reposer. On doit toujours se remettre en question. C'est pour cela que nous travaillons d'arrache-pied au Pacte Simone Veil, un pacte dans lequel les Etats s'engagent à mettre en place la législation la plus féministe existante dans un autre Etat membre, y compris en matière de droits reproductifs.

**LA SOUVERAINETÉ EUROPÉENNE.** C'est le chantier le plus colossal. Il comprend notre défense, mais aussi notre capacité à s'approvisionner en matières premières, en médicaments, à ne pas décrocher dans la course technologique. Elle est la condition de notre place dans le monde et de la reprise en main de notre destin. Déjà sur la batterie électrique, les micro-processeurs, l'hydrogène, nous jetons les bases de notre autonomie stratégique. Le premier fonds européen de défense est également une première historique. Nous restons ouverts au monde, on ne se refait pas, mais nous devons être moins dépendants de nos ennemis, de nos rivaux voire même de nos alliés. Nous devons nous penser comme un acteur autonome, avec ses intérêts à défendre, dans un monde qui met tant à mal le multilatéralisme.

Imaginez les conséquences sur nos vies si l'ensemble de ces dossiers aboutit dans les années à venir. Les Etats membres auront toujours le choix de varier, d'investir là où ils le jugent nécessaire, d'aller plus loin mais dans le cadre d'une réglementation verte, sociale, innovante, protectrice et ambitieuse. À bas bruit, dans les navettes parlementaires européennes, sans l'attention médiatique qu'il mérite, un nouveau modèle émerge. Un modèle tourné vers le futur et à mille lieues des discours déclinistes qui polluent les débats publics nationaux. Une Renaissance, non pas seulement de l'idée européenne, mais de nos sociétés sur tout le continent. Sans nous renier, sans faire table rase de nos spécifici-

tés nationales, de nos contraintes historiques, l'Europe bâtit son propre chemin pour ses citoyens.

La Renaissance a été aussi ce moment décisif où l'Europe a porté ses valeurs avec une visée universaliste. Cela a eu des conséquences heureuses et malheureuses. Mais il est fort à parier que si 500 millions d'Européens imposent leur modèle face aux entreprises, aux autres puissances et aux grands défis de notre temps, l'Europe aura une force d'attraction et une influence sur le reste du monde. Avec ce nouveau modèle, où la liberté et l'égalité priment, où la prospérité et la mobilité sociale sont la règle, elle aura toutes les armes pour renouer avec sa destinée : celle de remettre l'individu au cœur de la marche de l'histoire. Comme en son temps, la Renaissance.





## VIGNETTES DE VACANCES: REPOS ET PIVOT

Juliana Karp

*Voici une série de vignettes que j'ai écrites pendant les vacances d'automne 2021. Après le stress de mes premiers examens d'université, ces jours m'ont finalement permis de me reposer, me revitaliser et reprendre le long trajet du semestre. Ainsi, je considère ces vacances comme une sorte de renaissance personnelle.*

Sous le plafond voûté, assise sur un morceau de bois taillé qui a certainement six fois mon âge, mes ongles grignotent une coquille d'œuf brunâtre. Mon bol de yaourt m'attend patiemment ; mon porridge se refroidit paisiblement. Le rire de mes amis résonne ; un sourire tendre croît sur mon visage. Pour un moment, l'horloge de ma vie se repose.

Des éclaboussures de vert, jaune, orange et rouge filent par la fenêtre, mais je ne les vois pas. Je suis occupée par l'encre noire parfaitement répartie sur les pages de mon livre, je lis, je lis, je lis. Je lis alors que je n'ai que deux heures à lire, que j'arrive à New York dans cent-vingt minutes. Je lis comme si la ville allait me consumer, comme si l'encre allait s'évaporer dans sept-mille deux cents secondes et que le secret qu'elle incarne allait disparaître comme le carrosse de Cendrillon à minuit. Mais, finalement, bercée par le balancement doux du train, ce monstre métallique, agent du mouvement qui donne l'illusion de la stabilité, je commence à fermer mes paupières, je songe à la ville qui s'approche, et je . . .

L'écureuil au regard fixe a grossi. Jour après jour, sa cachette se remplit de délicieuses noisettes rondes, brillantes et glacées. La récolte d'hier fut abondante. Sa queue touffue et son pelage roux s'épaississent. Sur un tapis de brins d'herbe et de feuilles mortes, il farfouille ça et là, ses petites pattes bougeant avec une vitesse époustouflante. Époustoufflée, j'observe la détermination de cette petite entité et je deviens moi aussi un écureuil au regard fixe.

À cinq mètres de profondeur, les carreaux noirs, blancs et bleus me dépassent à environ un mètre par seconde. Le silence de la surface calme de l'eau est perturbé par les bulles violentes de mes battements de jambe et par le tonnerre de mes pensées. Le refrain d'une chanson que je n'ai pas entendue depuis l'été, une idée furtive pour ma prochaine dissertation, les souvenirs d'hier, de l'été, de l'année passée et même de la sixième, l'anticipation du déjeuner qui m'attend, la joie du mouvement. Tout se bouscule dans ma tête. Je lève cette boule lourde de pensées pour respirer et jette un coup d'œil vers les grands chiffres orange et inconstants qui flottent sur le mur. Ils me disent "Plus vite ! Plus vite !" et j'accélère pour laisser derrière moi la collection d'idées qui pèsent sur moi.

La fourrure caramel d'Opie glisse entre mes doigts, ses ronronnements lents et rythmiques m'apaisent. J'entends un miaulement ; c'est Adrian. Il vient lécher ma main avec sa langue épineuse. Ses yeux se ferment, il ouvre sa bouche pour bailler et ses dents fines et aiguisées brillent d'une ardeur attachante.

Et les feuilles adoptent la couleur du coucher de soleil, et les feuilles tombent, et les feuilles tourbillonnent comme des plumes de colombe vers le parquet déjà recouvert de leurs confrères.

# LÀ-BAS

## LÀ-BAS

Tout commence quand j'ouvre la bouche.

Les regards curieux, moqueurs, dédaigneux.

Je hais leurs sourires en coin quand ma réponse confirme leur cruelle hypothèse: je suis étrangère dans mon propre pays. Le coucher de soleil qui chauffe les trottoirs de marbre rose, les ammonites fossilisées que je m'amusais à compter pendant les promenades quand j'étais petite, les murs de chaux colorés, les tuiles orange sur les toits—rien ne m'appartient.

C'est déstabilisant de parler une langue qui devrait m'appartenir selon la loi, selon le cercle d'encre bleu marine imprimé dans mon passeport, selon mon sang même—et pourtant elle ne m'appartient pas.

Il est vrai que les mots ne me manquent pas. Mes parents s'en sont assurés dès ma naissance en interdisant toute autre langue chez nous. Ils virevoltent dans l'air, mes mots, légers en signifiante mais alourdis par mes voyelles trop longues, mes expressions datées accompagnées de rires forcés. Mes rires le sont toujours quand nous allons là-bas.

En me regardant, personne ne saurait que je cache ce terrible secret. Mes boucles foncées, mon teint, mes traits... La plupart des gens m'oublie dès que je disparaiss de leur champ visuel—je ne suis qu'une inconnue qu'ils ont croisée dans la rue un après-midi quelconque. Mais mon secret s'enracine plus profondément en moi avec chaque année qui passe. Insidieux et irrépessible, il se glisse de ma poitrine à mes cordes vocales et sort par mes lèvres entrouvertes. Il prend la forme d'un accent que personne ne réussit à placer, et c'est ainsi qu'ils découvrent que je suis une traîtresse. C'est ainsi qu'ils découvrent que pour moi, ici s'appelle là-bas.

L'autre là-bas m'a accueillie les bras ouverts.

Il ne me devait rien, l'autre là-bas. Je n'y vis pas, il ne m'appartient pas, et à mes parents non plus.

J'ai commencé à l'aimer de loin, toute petite. Je traçais les arabesques des lettres cursives, j'écoutais les sons harmonieux, hypnotisants — et pourtant incompréhensibles — de ce nouveau langage.

J'ai commencé à en répéter les sons, à en recopier les lettres, si bien que les sons se sont transformés en syllabes et les lettres en mots. Au début les mots arrivaient lentement, ce n'était que quelques gouttes d'eau tombées d'un ciel presque limpide. Mais bientôt les mots se sont accouplés, attachés, enchaînés les uns aux autres — et voilà que le ciel a noirci, le tonnerre a grondé et les nuages ont lâché un déluge de phrases, d'histoires, de romans. Je m'immergeais dans ce torrent littéraire pendant des heures. Je me noyais dans Balzac et Stendhal, Voltaire et Baudelaire, Ponge, De Beauvoir, Duras, Chedid, Slimani... et je ne voulais plus jamais refaire surface de ce vortex envoûtant.

Enfin j'y suis allée pour de vrai, là-bas. Et ça m'a bouleversée. Dès que j'ai mis pied là-bas, j'ai senti que c'était ici. Et quand je me suis rendue compte que les sourires qui m'entouraient étaient bienveillants et non pas sournois, j'ai eu envie de pleurer. J'ai cru que mon cœur allait se fendre en deux. Ici, je suis libre. Ici, je renaiss. Ici, je parle sans avoir peur que mes mots ne deviennent de plomb dès que je les prononce. Ils s'envolent dans l'air, mes mots, enfin dégagés du poids des silences froids et accusateurs auxquels j'étais accoutumée.

J'ai compris que nulle part ne m'appartient. C'est moi qui appartiens à chaque ville, à chaque bâtiment, à chaque trottoir qui m'a acceptée sans rien me demander. J'appartiens au pays qui m'a offert un chez-moi dans son idiome et dans mon cœur. Qui a mué l'étranger en intime.

## RÉÉCRITURE D'UN MYTHE VIETNAMIEN

Nam Nguyen

Aussi influentes soient-elles, il n'y a pas que les centaines d'années de guerre et de sang qui ont fait du peuple vietnamien des individus fiers, résolus et résistants de nos jours. De fait, quiconque s'est rendu une fois dans cette région tropicale pourra sans doute témoigner de son climat rude et capricieux, fortement influencé par les moussons. Ces moussons souvent caractérisées par des pluies torrentielles, voire des inondations dévastatrices, font sentir leurs effets dans le Sud-Ouest du Viêt Nam entre les mois de mai et septembre en y amenant des pluies, et entre octobre et avril dans le Nord-Ouest en y amenant le froid. La destruction et l'adversité posées par ce climat-là ont incité le peuple vietnamien à construire de nombreux mythes autour de lui, dans l'espoir de mieux le comprendre et le tolérer. En voici un des plus connus, duquel une réécriture, ou une renaissance, qui lui donnerait une fin plus heureuse permettrait de mieux comprendre la résilience et l'ingéniosité du peuple vietnamien face à de telles épreuves.

Il était une fois un roi, qui avait comme fille une princesse d'une si grande beauté que selon lui, elle ne méritait rien de moins que l'homme le plus intelligent, le plus charismatique et le plus doué qui soit. Afin de trouver un tel gendre, le roi tint un concours dans son royaume : quiconque arriverait à prouver sa valeur épouserait sa fille. Le concours eut un énorme succès : de nombreux princes, intellectuels,

artistes, auteurs et talents de toutes les terres voisines se rendirent pour faire leurs preuves. Néanmoins, d'entre tous se démarquèrent deux hommes extraordinaires : le dieu des montagnes et le dieu des eaux. Le premier fit un signe de sa main et de multiples arbres apparurent, prononça quelques mots magiques et de grandes montagnes sortirent de la terre. L'autre fit un signe de sa main et des vents se mirent à souffler, prononça pareils mots et les mers montèrent.

Il paraissait clair au roi qu'il serait fort difficile de choisir entre deux hommes d'un tel calibre, et qu'il faudrait leur présenter un dernier grand défi : le premier à se rendre au château le lendemain avec des cadeaux de noces spécifiques serait permis d'épouser la princesse. Tôt le matin suivant, le dieu des montagnes arriva avec tous les cadeaux requis, épousa la princesse et la ramena sur la montagne où il habitait. Quelques heures après, le dieu des eaux arriva, mais en apprenant qu'il était déjà trop tard, il se mit dans une colère extrême.

Ne voulant pas se résigner à sa défaite, le dieu des eaux provoqua de terribles averses, des rafales de vents, des orages et des éclairs ; il fit monter la mer afin de vaincre le dieu des montagnes. Cependant, à mesure que la mer s'élevait, le dieu des montagnes élevait la terre en retour. À cause des foudres du dieu des eaux, le peuple qui habitait dans le royaume subit la destruction de ses terres, de ses cultures, de ses demeures. Dans le but de le protéger contre l'ire du dieu des eaux, le dieu des montagnes créa des digues et des barrages contre la mer.

Cette bataille entre les deux dieux dura d'innombrables journées, jusqu'à ce que le dieu des eaux s'en lasse et ramène le niveau de la mer à la normale. Il ne pardonna jamais le dieu des montagnes, néanmoins, et continue toujours à entretenir son désir de regagner le cœur de la princesse. Ainsi, chaque année, le peuple vietnamien doit souffrir de moussons dévastatrices, conséquences de la haine et de la vengeance du dieu des eaux.

L'histoire pourrait s'arrêter là, mais il devrait être évident pour quiconque qui observe les pratiques agricoles des Vietnamiens, surtout dans les zones inondables de leur pays,

que ces individus forts et fiers n'ont jamais succombé au sort que la vie leur réserve. Après avoir été témoin des horreurs provoquées par le concours, la princesse était profondément navrée – elle voulait se faire pardonner auprès du peuple. Avec l'aide de son mari, un dieu qui possédait sans doute de vastes connaissances de la terre et donc également de l'agriculture, elle réussit à enseigner aux agriculteurs vietnamiens les fondements de l'irrigation de marée.

Il s'agissait de creuser des canaux et des tranchées, de la rive des rivières jusqu'aux terres intérieures. Ainsi, à marée haute, l'eau des rivières serait dirigée vers l'intérieur des terres, tout en réduisant la destruction potentielle des inondations quand les fleuves auraient débordé. À marée basse, les canaux se videraient, et le sol serait aéré. Ce n'était pas si simple, néanmoins. Le flux du fleuve devait être assez vaste pour garantir un bon approvisionnement d'eau fraîche à la mer, pour ne pas laisser l'eau salée entrer à l'embouchure de la rivière, et le sol devait permettre une bonne infiltration des eaux afin de satisfaire aux demandes de la culture.

La tâche était loin de tout repos, mais la princesse et le dieu des montagnes étaient résolus à redresser les torts qu'ils avaient infligés envers leur peuple. Ils se rendirent eux-mêmes dans les champs de culture, travaillèrent avec les agriculteurs tout en les aidant à creuser des canaux et des tranchées et leur donnant des conseils au besoin. La princesse convainquit aussi son mari et son père de renoncer aux cadeaux de noces et de les donner aux personnes souffrantes de l'ire du dieu des eaux, pour qu'elles puissent s'en remettre. Tout ce travail acharné porta ses fruits : bien qu'à ce jour, le Viêt Nam, soit toujours atteint chaque année par de terribles moussons, profite encore d'un secteur agricole solide. De plus, ce mythe bien puissant montre également le caractère fort et résolu du peuple vietnamien, qui refuse de céder aux circonstances difficiles que lui donne la nature et essaie toujours de faire renaître ses défaites en victoires.

# CONTRIBUTEURS

DOMINIQUE BRANCHER/ADELINÉ DESBOIS-IENTILE/FRANK LESTRINGANT/MYRIAM MARRACHE-GOURUAD/PHILIPPE CHIAMBARETTA/ARNAUD YBERT/STEPHANE BERN/STEPHANE SEJOURNE/JULIANA KARP/ESTER LUNA/NAM NGUYEN

## CONTRIBUTEURS

### Dominique Brancher

LA DÉGELÉE RABELAIS. Spécialiste de la Renaissance et professeure de littérature française ancienne (Université de Bâle), Dominique Brancher s'intéresse aux interactions entre la littérature et d'autres domaines du savoir (théologie, philosophie, médecine et botanique) qu'elle a assimilés, interrogés ou contribué à constituer. La prise en compte de ces interactions permet de relire à nouveaux frais le canon. Le prochain livre de Dominique Brancher proposera ainsi une relecture de Montaigne à l'aune du discours et de l'anthropologie médicale. D'autre part, elle s'intéresse à la mise en culture des sciences et à la mise en forme des savoirs (voir *Equivoques de la pudeur. La fabrique d'une passion à la Renaissance*, 2015). La pensée occidentale du vivant et son archéologie constitue un autre aspect important de sa recherche — comment passe-t-on du livre de la Nature à la mise en scène stratégique de la Nature dans le livre ? Après *Quand l'esprit vient aux plantes. Botanique sensible et subversion libertine* (2015), elle a conçu et co-dirigé un projet international *Communications. Echanges entre l'homme, l'animal et la plante dans l'Europe de la première Modernité*, qui questionne les relations entre l'homme, l'animal et la plante dans l'Europe de la première Modernité. Cet intérêt pour une écologie des relations rejoint les courants actuels qui s'attachent à complexifier la grande Histoire de la pensée du vivant, et entend en souligner les fondements littéraires, l'enjeu étant de reconstituer

un modèle oublié de réflexion sur la communauté entre l'humanité et les autres formes de vie. *Suisse*.

### Adeline Desbois-Ientile

LA POUSSIÈRE DU TEMPS. Adeline Desbois-Ientile est maîtresse de conférences à Sorbonne université et spécialiste de l'histoire de la langue et de la littérature de la Renaissance. *France*.

### Frank Lestringant

IRONIQUE RENAISSANCE, D'APRÈS MONTAIGNE ET QUELQUES HISTORIENS ANCIENS, POÈTES, ETC., AU DÉBUT DES ESSAIS. Professeur émérite à la Sorbonne, Frank Lestringant a publié une quarantaine de livres consacrés principalement aux récits de voyage à la Renaissance, notamment au Nouveau Monde, du Brésil au Canada. Il a été professeur invité à Santa Barbara, à Yale, à Emory (Atlanta), à Columbia (New York), à l'Université de Chicago et à l'Université de Toronto. Il s'est intéressé à la cosmographie descriptive et aussi à l'arrière-plan théologique de la controverse géographique à la Renaissance. Il a publié notamment *L'Atelier du cosmographe*, Paris, Albin Michel, 1991 (*Mapping the Renaissance World*, Cambridge, Polity Press, & Berkeley, University of California Press, 1994) ; *Le Huguenot et le sauvage*, Genève, Droz, 2004 ; *Une sainte horreur ou le voyage en Eucharistie*, Droz, 2012 ; *Le Cannibale, grandeur et décadence*, Droz, 2016 (*Cannibals. The Discovery and Representation of the Cannibal from Columbus to Jules Verne*, translated by Rosemary Morris, Cambridge, Polity

Press, & Berkeley, University of California Press, 1997) ; des biographies de *Musset* (Paris, Flammarion, 1999) et d'*André Gide* (Flammarion, 2011-2012). Ses derniers livres parus sont : *Voyageurs de la Renaissance*, Paris, Gallimard, « Folio », 2019 ; *Bribes d'îles. La littérature en archipel*, de Benedetto Bordone à Nicolas Bouvier, Paris, Classiques Garnier, 2020 ; *La Quinzaine Du Bartas. Lire La Sepmaine, La Seconde Semaine et Les Suites*, Classiques Garnier, 2021. France.

Myriam Marrache-Gouraud  
L'OBJET PHÉNIX DANS LA CHAÎNE DES DISCOURS. Myriam Marrache-Gouraud est Professeure de littérature du XVIe siècle à l'Université de Poitiers. Ses travaux portent sur Rabelais, l'écriture des savoirs et des *mirabilia* à la Renaissance. Attentive à la rencontre entre l'humanisme philologique et les énigmes du monde, elle s'intéresse à l'éloquence des objets singuliers. Parmi différents travaux sur les cabinets de curiosités, elle a co-édité le *Jardin, et cabinet poétique* de Paul Contant (avec P. Martin, 2004) et a co-dirigé *La Licorne et le bézoard. Une histoire des cabinets de curiosités* (2013). Elle administre le site *curiositas.org* qu'elle a contribué à fonder, et prépare actuellement une base de données interrogeant la place du livre dans le succès des cabinets de curiosités. Son prochain livre *L'homme objet. Curiosités anatomiques, entre savoir et spectacle* paraîtra chez Droz à Genève en 2022. France.

Philippe Chiambaretta  
POUR UNE RENAISSANCE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. À l'issue d'une formation scientifique et économique à l'École des Ponts et Chaussées de Paris puis au MIT à Boston, suivie d'une expérience dans le conseil stratégique chez Booz Allen Hamilton, Philippe Chiambaretta a dirigé pendant dix ans les activités inter-

nationales du Taller de Arquitectura de Ricardo Bofill à Paris. Diplômé de l'École Nationale Supérieure d'Architecture Paris-Belleville en 2000, il crée PCA, une agence de recherche et de création architecturale caractérisée par la synergie entre le penser et le faire. Résolument tournée vers l'innovation, la ville de demain et les nouveaux usages, l'agence PCA-STREAM est un écosystème créatif et transdisciplinaire qui rassemble aujourd'hui une équipe pluridisciplinaire de 110 collaborateurs aux profils variés (architectes, urbanistes, designers, ingénieurs, chercheurs, éditeurs...) capables de comprendre et de répondre aux enjeux de plus en plus complexes du monde contemporain.

Portée par une dynamique articulant recherche et action, l'agence PCA-STREAM s'organise autour de deux hémisphères : PCA, l'agence d'architecture et d'urbanisme, en charge de projets concrets d'envergure, et STREAM, un programme de recherche transdisciplinaire qui instaure une réflexivité par rapport à la pratique constructive de l'agence. Ses travaux font l'objet de publications, conférences, colloques ou expositions, mais aussi d'une diffusion web en *open access*. La revue *STREAM* examine des enjeux contemporains majeurs au travers de contributions issues de différents champs disciplinaires et pratiques créatives pour appréhender de manière transversale et collective les problématiques qui fondent l'architecture et l'urbanisme de demain. Le laboratoire STREAM APPLIED RESEARCH assure la continuité entre les recherches théoriques et les projets opérationnels. France.

Arnaud Ybert  
NOTRE-DAME DE PARIS, D'UNE RENAISSANCE À L'AUTRE. Arnaud Ybert est maître de conférences en histoire de l'art médiéval à l'université de Bretagne

occidentale et président de l'association des scientifiques au service de la restauration de Notre-Dame de Paris. Ses recherches sont consacrées à l'histoire de l'architecture gothique et des techniques de construction. France.

Stéphane Bern  
RENAISSANCE : CELLE DE L'HISTOIRE ET DU PATRIMOINE. Stéphane Bern est à la fois journaliste, écrivain, présentateur télé, animateur radio, producteur et comédien. Éditorialiste associé pour Paris Match, il est aussi animateur à la radio de l'émission « Historiquement vôtre, raconter l'histoire sans se la raconter » au côté de Matthieu Noël sur Europe 1 et animateur à la télévision, où il commente les grands événements royaux et présente notamment chaque année, en "prime time" sur France Télévisions une dizaine d'émissions du magazine « Secrets d'Histoire », mais aussi « Laissez-vous guider » et « le Village préféré des Français ». Il a publié une trentaine d'ouvrages, dont *Sauvons notre patrimoine* (Plon) et *Secrets d'Histoire* (Albin Michel).

Stéphane Bern s'est investi depuis 2013 dans la sauvegarde et la réhabilitation du Collège Royal et Militaire de Thiron-Gardais (Eure et loir) dans le Perche et dont l'abbaye a célébré ses 900 ans en 2014. A l'occasion des Journées Européennes du Patrimoine 2017, Stéphane Bern s'est vu chargé d'une mission sur le patrimoine par le Président de la République. Il doit recenser le patrimoine rural en péril et trouver dans un second temps des moyens de financements innovants afin de les sauver. Grâce à son action plus de 130 millions d'euros ont été récoltés et ont permis de sauver près de 650 monuments français. Son action a donné lieu à la création du magazine *Mission Patrimoine* qui met à l'honneur les hommes et les femmes qui le font vivre. Fondateur de la Fondation

Stéphane Bern pour l'Histoire et le Patrimoine, abritée par l'Institut de France, il remet chaque année un Prix Histoire et un Prix Patrimoine. France.

Stéphane Séjourné  
POURQUOI JE CROIS À UNE RENAISSANCE EUROPÉENNE. Homme politique français, Stéphane Séjourné est élu à la tête du groupe parlementaire Renew Europe en octobre 2021. Le groupe Renew Europe est la troisième force politique du Parlement européen avec 101 députés de 23 Etats membres. De 2019 à 2021, il était président de la délégation Renaissance réunissant les 23 députés français de la majorité présidentielle au sein de Renew. Séjourné est membre titulaire des Commissions Affaires Légales (JURI) et Intelligence Artificielle (AIDA), suppléant de la Commission des affaires économiques et monétaires (ECON) du Parlement européen, et président de la délégation pour les relations avec les pays du Mercosur.

Né à Versailles, Séjourné passe sa jeunesse en Espagne et en Argentine, où il fait ses premiers pas dans le monde politique en rejoignant le Parti Socialiste. Une fois rentré en France, il poursuit ses études de droit à l'Université de Poitiers, où il devient membre de l'UNEF et du mouvement des jeunes socialistes. De 2012 à 2014, il est conseiller auprès de Jean-Paul Huchon, alors président socialiste du conseil régional d'Île-de-France. En octobre 2014, Séjourné est nommé conseiller parlementaire d'Emmanuel Macron lorsqu'il est Ministre de l'Économie ; l'année suivante, il lance le mouvement Jeunes avec Macron, et participe activement à la campagne d'Emmanuel Macron pour l'élection présidentielle. Après la victoire de Macron en 2017, il devient conseiller politique à la présidence de la République. En décembre 2018, il devient directeur de campagne de la liste LREM pour les

élections européennes de 2019, avant d'être élu député européen en 2019.  
*France.*

Juliana Karp

*VIGNETTES DE VACANCES : REPOS ET PIVOT.* Juliana Karp est étudiante d'astrophysique en première année à Yale. Elle vient de San Francisco, en Californie, où elle a eu son diplôme du baccalauréat français avec spécialités en mathématiques et physique-chimie.  
*États-Unis.*

Ester Luna

*LÀ-BAS.* Ester Luna est étudiante à Yale et compte se spécialiser en littérature comparée et linguistique. Membre du comité de rédaction de *l'Amuse-Bouche*, elle est d'origine italienne et parle également le français, l'espagnol et le chinois.  
*États-Unis.*

Nam Nguyen

*RÉÉCRITURE D'UN MYTHE VIETNAMIEN.* Nam Nguyen est doctorant en première année en français à l'université Yale. Ses recherches portent sur les littératures (post) coloniales des 20e et 21e siècles, avec un fort accent sur l'Indochine (post)coloniale, la guerre du Viêt Nam et les auto-fictions transdiasporiques. En dehors de ses études, il s'essaye à l'écriture créative et à la poésie. *Viêt Nam.*

